

Cycle de Kali-Yug

7 Mai 1890

LE LOTUS BLEU

SEUL ORGANE

EN FRANCE

DE LA

Société Théosophique

Paraît le 7 de chaque mois

Théosophie, Science occulte, Monde Astral, Sociologie

H.-P. BLAVATSKY

RÉDACTEUR EN CHEF

DIRECTEUR : JEAN MATTHÉUS

N° 3. — SOMMAIRE

- | | |
|--|-----------------------------|
| 1. Expériences inédites | WILLIAM CROOKES |
| 2. La Clé de la théosophie (suite) | H. P. BLAVATSKY. |
| 3. Les forces subtiles de la nature | RAMA PRASAD. |
| 4. Lettres posthumes sur la théosophie à une
commençante (III). | L. DRAMARD |
| 5. La Chiromancie occulte | GUYMIOT. |
| 6. Magie blanche et magie noire (suite) | D ^r FR. HARTMANN |
| 7. Echos du monde occulte. | |

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée-d'Antin. — PARIS

Bruxelles. — P. Lacomblez, 33, rue des Paroissiens

ABONNEMENT : UN AN, 10 fr. — Etranger, 12 fr. — Le Numéro : 1 fr.



BUTS POURSUIVIS PAR LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

EXOTÉRIQUE

1. *Former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.*
2. *Etudier les religions et les philosophies, spécialement celles de l'Antiquité et de l'Orient, afin de démontrer qu'une même Vérite est cachée sous leurs divergences.*

ESOTÉRIQUE

3. *Etudier les lois inexplicées de la nature et développer les pouvoirs psychiques de l'homme.*
-

L'HERMÈS

Est la seule branche française de la Société Théosophique d'Adyar. Pour tous renseignements s'adresser au Président de l'*Hermès*, au siège du **LOTUS BLEU**.

Prière d'envoyer les mandats d'abonnements à M. BAILLY, administrateur, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

Les **REVUES** qui désireraient faire l'échange avec le **Lotus Bleu** sont priées de s'adresser également à M. BAILLY.

Pour paraître dans les prochains n^{os} du **LOTUS BLEU**, en plus de la *Clé de la théosophie* par H. P. Blavatsky, et de *Magie blanche et Magie noire*, par le docteur Frank Hartmann :

Fragments choisis d'Isis dévoilée, avec notes additionnelles inédites de l'auteur, H. P. BLAVATSKY ; **Les forces les plus subtiles de la nature, leurs influences sur la santé des humains et sur leur destinée**, — extraits d'un ancien ouvrage sanscrit appelé : *Sivagama*.

Jamais aucune traduction française n'a paru de ces travaux du plus haut intérêt, au point de vue occulte, scientifique et sociologique, et le **LOTUS BLEU** a seul le droit de les traduire et de les publier.

*Tous les ouvrages relatifs à l'occultisme ou aux questions qui s'y rapportent, et dont il sera adressé 2 exemplaires au directeur du **LOTUS BLEU**, seront annoncés, indépendamment du compte rendu qui leur sera consacré, s'il y a lieu.*

La collection du **LOTUS BLEU** formera, tous les ans, trois élégants volumes de bibliothèque.

EXPÉRIENCES INÉDITES DE WILLIAM CROOKES

SUR LA FORCE PSYCHIQUE

**portées pour la première fois à la connaissance
du public français.**

Ces notes, communiquées par M. Crookes à la Société formée à Londres par un groupe de savants et de penseurs qui se sont voués à l'étude des phénomènes encore niés ou repoussés aujourd'hui par notre science officielle, ont été publiées dans la revue de cette Société, Proceedings of society for psychical recherche, numéro de décembre dernier. Nous les traduisons mot pour mot, dans tous leurs détails, avec la lettre d'envoi du grand savant anglais.

..

LETTRE DE M. WILLIAM CROOKES

— « Dans l'année 1874, je publiai plusieurs articles, datés de 1870 à 1874, décrivant les recherches faites par moi, ou avec d'autres investigateurs, sur les phénomènes dits du spiritualisme. En janvier 1874, j'an-

nonçai mon intention de publier un livre qui contiendrait mes nombreuses observations publiées ou inédites.

Mais ce travail projeté n'a jamais vu le jour. Mon excuse, une excuse réelle, si non une justification complète, est dans l'accaparement de mon temps et de mes forces par d'autres travaux. L'étude des problèmes chimiques et physiques exigée par ma vie professionnelle est devenue de plus en plus absorbante ; et, d'un autre côté, j'ai rencontré peu d'occasions nouvelles de poursuivre mes recherches sur la force psychique. Je dois confesser, pour être vrai, que j'ai été déçu dans mon attente du progrès de l'investigation sur ce sujet, pendant les quinze dernières années. Je vois, d'une part, peu de diminution de la crédulité, et d'un autre côté, la fraude, qui ont fait obstacle à la reconnaissance d'une vérité nouvelle d'un profond intérêt.

La fondation de la Société pour les recherches psychiques, a, cependant, modifié un peu la situation. Nous avons là un corps d'investigateurs dont les plus éminents, autant que je puis en juger, sont suffisamment scrupuleux dans leur manière de rechercher les évidences d'un phénomène extraordinaire, tandis qu'ils apportent dans cette tâche la patience et la diligence sans lesquelles une investigation de cette sorte est destinée à ne pas aboutir. Invité à contribuer aux études de la Société des recherches psychiques, en lui communiquant quelques-unes des notes prises dans mes séances avec Home, je pense que je ne dois pas refuser.

Je ne suis pas content de ces notes, qui constituent seulement quelques matériaux pour un édifice projeté

qui probablement ne sera pas construit. Mais, du moins, elles sont des *transcriptions* exactes de faits que j'affirme encore être d'une importance profonde pour la science. Leur publication démontrera, coûte que coûte, que mon esprit n'a pas changé; qu'après une revue impartiale, je n'ai rien à rétracter ni à modifier dans les choses que j'ai énoncées, il y a près de vingt ans.

Je n'ai découvert aucune fissure dans les expériences que j'ai faites, ou dans les raisonnements que j'ai basés sur ces expériences.

Je sais trop bien qu'il y a eu beaucoup de fraudes découvertes venant des médiums, et que des membres de la Société des recherches psychiques ont démontré la possibilité de supercheries dans des circonstances où les spiritualistes avaient trop vite affirmé que ce n'était pas possible. Je ne suis pas surpris de l'évidence de la fraude. J'en ai moi-même fréquemment découvert de différentes natures, et je me suis toujours fait une loi, en pesant l'évidence spiritualiste, de supposer qu'une fraude peut avoir été tentée, et ingénieusement appliquée par des agents visibles ou invisibles. J'étais sur mes gardes, même vis-à-vis de Home, quoique je doive dire qu'avec lui je n'ai jamais découvert aucune tromperie, en quoi que ce fût, ni entendu personne l'accuser de pareille chose. En même temps, je ne demanderai jamais que qui que ce soit considère Home ou tout autre médium comme incapable de tromper, et je n'attacherai ma foi sur aucune expérience que la fraude pourrait expliquer. L'évidence de la sincérité des phénomènes obtenus par Home, en ma présence, me sem-

ble fortifiée plutôt qu'affaiblie par la discussion sur la sorcellerie ou les expositions de fraudes qui ont eu lieu depuis. Le but de telles discussions est de transformer de *vagues* possibilités d'illusion et de déception en des possibilités *définies* ; cependant, autant que ces choses peuvent être établies, je pense qu'il y a plus d'évidence pour que certains phénomènes de M. Home soient tout à fait hors de la catégorie des merveilles qui peuvent être produites par un tour de main ou un appareil préparé.

Mais je ne dois pas laisser supposer de ma part cette affirmation que tout ou même la plupart des phénomènes recueillis par moi étaient tels qu'aucune supercherie ne pût les simuler. Quelques incidents, comme de légers mouvements de table, pouvaient être évidemment et aisément produits par la main ou par le pied de Home. J'ai enregistré de tels mouvements, non comme signalant en eux-mêmes quelque chose d'étrange, mais simplement comme faisant partie d'une série de phénomènes dont quelques-uns prouvent, selon moi, l'opération de cette *nouvelle force* à l'existence de laquelle je crois toujours fermement. Si j'avais décrit ces *séances* en vue de produire des effets à sensation, j'eusse omis tous les phénomènes d'une évidence contestable, et j'eusse mis ainsi les *merveilles* dans un plus grand relief. Mais ce n'était pas mon but. Dans beaucoup de cas, ces notes furent écrites principalement pour mes propres renseignements, tandis que le phénomène était en train de se produire, et, dans quelques rares occasions, elles furent copiées ou développées immédiatement après la séance, sur les notes plus brèves

prises pendant que les expériences se faisaient. Elles sont ici reproduites mot pour mot, et les menus détails qui les rendront ennuyeuses à lire fourniront au lecteur tous les matériaux nécessaires pour discerner l'imposture, s'il en est que mes amis et moi avons été, dans ce temps-là, incapables de découvrir.

Mon but, en publiant ces notes, aura été atteint, si elles aident à déterminer, dans ce pays ou dans d'autres, des observateurs compétents à répéter des expériences semblables, avec un soin minutieux et un esprit sans passion. Très certainement, autant que peut l'affirmer ma compétence scientifique, il n'y a aucune raison *à priori* de nier la possibilité des phénomènes que j'ai décrits. Ceux qui assurent, comme l'ont assuré quelques écrivains populaires, que nous avons actuellement la connaissance de *toutes*, ou à peu près toutes, ou même d'une proportion déterminée des forces en œuvres dans la nature, montrent une étroitesse de conception qui devrait être impossible dans un âge où l'étendue du cercle de nos connaissances définies ne fait que révéler l'étendue proportionnelle du cercle de notre pâle, absolue et indubitable ignorance. »

..

PREMIÈRE SÉANCE

Mercredi 9 mai 1871. — Dans la maison de Miss Douglas, de 9 heures à 11 heures du soir.

Présents M. Home médium, Miss Douglas, M. Gregory, M. O. R. M. W. F. M^{me} W. F. M. William Crookes.

Dans le salon de devant. — Un guéridon soutenu par une colonne à trois pieds, diamètre trois pieds, poids trente-deux livres, le tapis disposé de manière à être relevé pour cacher à volonté la lumière.

Une bougie sur la table, deux sur la cheminée, une sur le buffet. Vers la fin de la séance, la bougie placée sur la table et l'une de celles placées sur la cheminée furent emportées au dehors. Les autres ne furent pas allumées. Un accordéon était sur la table.

Un feu de bois presque éteint sur la grille. — Température très douce toute la soirée.

Une petite table était placée à environ deux pieds de M. Home et de Miss Douglas, assis à côté l'un de l'autre, autour du guéridon. Miss Douglas commença par lire quelques extraits de l'introduction de Robert Chambers au livre de M. Home, *Incidents de ma vie*.

Phénomène. — La table se balança plusieurs fois dans quatre ou cinq directions, à un angle d'environ 25 degrés, et resta inclinée assez longtemps pour ceux qui voulaient regarder dessous avec une bougie et examiner comment la touchaient les mains de M. Home et des autres assistants. Parfois, elle se tenait sur deux pieds, et parfois se balançait sur un seul. J'avais apporté une balance à ressort dans ma poche, et fus invité alors par M. Home à faire une expérience sur l'altération de la pesanteur.

Expérience 1. — Nous demandâmes que la table « soit légère. » Une force de 2 livres fut nécessaire pour enlever de terre un des pieds, toutes les mains touchant visiblement le haut de la table.

Expérience 2. — « Qu'elle soit lourde. » Aussitôt que cette parole fut dite, la table craqua, frissonna, et parut s'attacher elle-même fortement au parquet. On eût dit que le pouvoir d'un gigantesque aimant avait été soudainement dirigé là, la table constituant l'armature. Toutes les mains, comme auparavant, touchaient légè-

rement de leurs doigts la surface de la table. Une force de 36 livres fut alors nécessaire pour enlever du parquet le pied de la table. Je le soulevai et le laissai retomber quatre ou cinq fois, et l'indice de la balance se tint à peu près constamment à 36 livres, ne variant pas de plus d'une demi-livre. Tandis que ces choses se passaient, les mains de chaque personne étaient observées. Elles touchaient la table si légèrement, que la pression de tous ne pouvait pas dépasser quelques onces. M. Home, une fois, leva un moment ses mains de la table. Ses pieds furent tout le temps rangés sous sa chaise.

Expérience 3. — « Qu'elle soit légère. » Les mêmes conditions qu'auparavant. Une force équivalente à 7 livres est nécessaire pour soulever la table.

Expérience 4. — « Lourde. » Les mêmes craquements que dans l'expérience n° 2. Chaque personne, excepté M. O. R. et moi-même, qui était debout surveillant l'expérience, plaça le bout de ses doigts sous le plateau de la table, les paumes levées et les pouces visibles, de sorte que si quelque force était inconsciemment exercée, elle tendit plutôt à diminuer la pesanteur. En même temps, M. O. R. prit une bougie et se baissa sous la table pour voir si personne ne la touchait avec ses genoux ou ses pieds. Je me baissai aussi parfois pour vérifier la position de M. O. R. qui était tout à fait correcte. En appliquant le ressort de la balance, je vis que la table était soulevée par une force de 45 livres. Aussitôt après, je sentis un accroissement de pesanteur, et après quelques épreuves la force fut poussée à 48 livres. A ce point l'indicateur se tint ferme, le pied de la table étant à environ 3 pouces du parquet.

Expérience 5. — « Lourde. » Les conditions furent les mêmes qu'auparavant. Un plus grand soin encore étant pris par tous de tenir leurs pieds bien rentrés sous les chaises, les mains touchant le dessous de la

table, comme précédemment. L'index de la balance resta ferme, sans que la table fit un mouvement, jusqu'à ce qu'il marquât 46 livres. A ce point la table se leva d'un pouce, mais le crochet de la balance s'arracha, et la table se remit en place avec fracas. Cet accident mit fin à ce genre d'expériences.

Après la séance, on prit le poids normal de la table. Sa pesanteur totale était de 32 livres.

Des coups frappés furent entendus sur diverses parties de la table et du parquet, et la table frissonna rapidement pendant quelques minutes.

M. Home eut de légères convulsions dans les bras et dans le corps. Soudain il s'écria : — « Robert Chambers est ici, je le sens. » Trois violents coups furent immédiatement frappés sur la petite table placée à deux pieds de Miss Douglas et de M. Home, et cette table glissa lentement, s'arrêtant près d'eux à cinq pouces.

Une fleur dans un verre placé au milieu de la petite table fut agitée, mais ne tomba pas du verre.

M. Home et Miss Douglas dirent qu'ils se sentaient touchés sous la table. Une manche de la robe de Miss Douglas fut tirée fortement, pendant quelque temps, à la vue de tous les assistants. M. Home dit qu'il voyait une main produisant ce mouvement ; mais nul autre ne la vit. Miss Douglas, immédiatement après, sentit une main, qui pourtant resta invisible, se poser sur son poignet.

M. Home tint d'une main l'accordéon sous la table, le laissant pendre en bas. Aussitôt l'instrument se mit à faire entendre des sons, et après avoir joué plusieurs airs, imita un écho vraiment admirable. Tandis qu'il jouait dans la main de M. Home, l'autre main étant bien visiblement posée sur la table, un des gentlemen regarda dessous pour voir d'où venaient les sons. J'ai particulièrement constaté que, lorsque l'instrument

jouait, M. Home le tenait légèrement par l'extrémité opposée aux clés ; que les pieds de M. Home chaussés de bottes se tenaient parfaitement tranquilles, à quelque distance de l'instrument, et que ni main, ni corde, ni fil d'aucune sorte, n'en pouvaient faire mouvoir les clés.

M. O. R. prit l'accordéon par l'extrémité plane, M. Home la touchant en même temps. L'instrument se mit à bouger et commença à jouer. M. Home retira sa main, et la musique continua quelque temps dans la main de M. O. R. Les deux mains de M. Home étant alors sur la table.

Quelques questions furent adressées, et il y fut répondu par des coups frappés et par des notes de l'accordéon. L'alphabet étant appelé par cinq coups frappés (raps), le message suivant fut donné : — « Ceci est une glorieuse vérité ; ce fut le soulagement de ma vie terrestre et le triomphe sur le changement appelé mort. — Robert Chambers ».

Un message privé fut donné à Miss Douglas de la même manière.

La table se balançait alors plusieurs fois comme auparavant, et s'éleva une fois complètement de terre, à la hauteur de 3 pouces.

M. Home se renversa sur sa chaise, les yeux *fermés*, et resta ainsi pendant quelques minutes. Alors il entra en *trance*, et demanda par signe que ses yeux fussent bandés. Ce qui fut fait. Il marcha dans la chambre avec une allure indécise, s'approcha de chacun des assistants et leur adressa à tous quelques paroles.

Il marcha vers la bougie placée sur la petite table, et passa plusieurs fois ses doigts à travers la flamme, si lentement qu'ils auraient été fortement brûlés dans des circonstances ordinaires. Puis, il retira ses doigts de la flamme, souriant et s'inclinant, alla prendre un mouchoir de fine batiste appartenant à Miss Douglas, le

tint plié dans sa main droite et s'approcha du feu.

Alors il enleva le bandeau de ses yeux et prit avec les pincettes un morceau de charbon rouge qu'il posa sur la batiste pliée. Se promenant à travers la chambre, il nous dit d'enlever la bougie qui était sur la table, s'agenouilla près de M^{me} W. F. et lui parla à voix basse. De temps en temps, il soufflait sur le charbon, puis faisant le tour de la chambre, il dit à Miss Douglas : — « Nous avons brûlé légèrement le mouchoir. Nous avons pour cela une raison que vous ne voyez pas. » Alors il remit le charbon dans le feu et rendit le mouchoir à Miss Douglas. Un petit trou de brûlure large d'un demi-pouce se voyait dans le centre, et deux petits points près de ce trou. Mais partout ailleurs ce n'était pas même roussi. J'emportai le mouchoir comme témoin dans mon laboratoire.

M. Home retourna vers le feu, et, après avoir remué les charbons brûlants avec ses mains, prit un autre morceau à peu près gros comme une orange, et le tenant dans sa main droite, le couvrit avec la gauche de sorte qu'il était entièrement caché dans ses deux mains. Il souffla dans le petit fourneau ainsi improvisé jusqu'à ce que le charbon fût chauffé à blanc, et alors appela mon attention sur la flamme qui jaillissait du charbon et léchait ses doigts. Il tomba à genoux, leva les yeux au ciel, porta le charbon à son front et dit : — « Dieu n'est-il pas bon ? Ses lois ne sont-elles pas merveilleuses ? »

Allant de nouveau à la cheminée, il prit un autre charbon avec ses mains et le tenant, me dit : — « N'est-ce pas là un beau gros morceau, William ? Nous désirons vous l'apporter. Détournez un instant votre attention. » Le charbon pourtant ne me fut pas apporté. M. Home dit : « La force est partie. » Et aussitôt il tomba sur sa chaise et se réveilla.

M. O. R. nous quitta à onze heures. Rien de particulier ne se produisit après son départ.

Extrait d'une lettre de M. Crookes à M^{me} Honey-wood décrivant un incident d'une séance qui eut lieu le 28 avril, et insérée dans les notes que prit Mistriss Honey-wood, lors de cette séance.

« Sur la demande de M. Home, pendant qu'il était entraîné, j'allai avec lui vers la cheminée, dans le fond du salon. Il dit : « nous voulons vous montrer en particulier ce que le *maître* peut faire. » Aussitôt il s'approcha du feu et se baissa de façon à y mettre les mains. Très délibérément il remua, un à un, les charbons brûlants avec sa main droite, et en toucha un qui était tout brillant rouge. Alors il dit : « le pouvoir n'est pas assez fort dans la main du maître, pour que nous ayons pu influencer beaucoup le mouchoir. Il est beaucoup plus difficile d'influencer un corps inanimé, que la chair vivante... Mais, comme les circonstances étaient favorables, nous espérons vous montrer que nous pouvions empêcher un charbon ardent de brûler un mouchoir. Nous allons rassembler plus de force, et répéter la chose devant vous. »

« Alors M. Home secoua deux ou trois fois le mouchoir en l'air, le tint au-dessus de sa tête et le posa dans sa main comme un coussin. Mettant son autre main dans le feu, il prit un gros morceau de braise rouge à un de ses bouts et plaça le côté enflammé sur le mouchoir. Dans des circonstances ordinaires, celui-ci eût été mis en flammes. Au bout d'une minute, il retira le charbon, disant : « Le pouvoir n'est pas fort ; si nous avions laissé le charbon plus longtemps, il aurait brûlé le mouchoir. » Alors il le reporta sur la table, au milieu du salon, où tous, sauf moi, étaient restés assis.

Signé WILLIAM CROOKES.

DEUXIÈME SÉANCE

Lundi, 22 mai 1871. — Chez Miss Douglas, de 9 heures 45 minutes, à 11 heures du soir.

Présents, M. Home (Medium), Miss Douglas, M. B. M. Alfred Russel Wallace, M^{me} William Crookes, M. William Crookes.

Même salon, même guéridon, que dans la séance précédente. Le salon est éclairé par des bougies, pendant toute la soirée.

La petite table déjà mentionnée est placée à deux pieds derrière Miss Douglas. Sur le guéridon, un accordéon m'appartenant et un petit chandelier portant une bougie.

Phénomène. — Au bout de quelques minutes, un petit frémissement se fit sentir dans la table. M. Wallace fut touché. M^{me} Crookes sentit son genou touché et sa robe tirée. La robe de Miss Douglas fut tirée, et je fus touché à mon genou droit, comme par une lourde main fortement posée dessus.

La table se leva plusieurs fois sur deux pieds et une fois sur un seul, se dressant sur le côté opposé à chaque personne, successivement, pendant que ceux qui désiraient s'assurer de la réalité du phénomène prenaient la bougie et regardaient sous la table si personne ne la faisait mouvoir avec son pied. En admettant que M. Home eût été capable, s'il l'eût voulu, d'imprimer mécaniquement un mouvement à la table, il est évident qu'il n'aurait pu la faire se mouvoir en deux directions. Or elle se leva successivement de six côtés.

Le guéridon s'éleva complètement du parquet plusieurs fois, pendant que les gentlemen présents prenaient la bougie, et s'agenouillant, examinaient attentivement la position des pieds et des genoux de M. Home, et voyaient les trois pieds de la table ne tou-

chant pas le parquet. Cela fut répété jusqu'à ce que chaque observateur eût absolument constaté que la lévitation n'était produite par aucun moyen mécanique, imputable soit au médium, soit à aucune personne présente.

L'alphabet fut alors appelé par cinq *raps*. Les lettres suivantes furent dictées : « We igh. » — Pensant que c'était le commencement d'une sentence, nous essayâmes d'obtenir la lettre suivante. Mais aucune réponse ne fut donnée. Alors nous demandâmes si quelque lettre avait été mal dictée. Un coup répondit énergiquement : — « Non ! » Nous dîmes alors : — « Nous avons bien le premier mot ? *We* est bon ; mais il y a une erreur dans le second mot. *I* est-il bon ? » — « Oui. » — « *G* est-il bon ? » — « Oui. » — « *H* est-il bon ? » — « Oui. »

Après avoir réfléchi un moment, l'idée nous vint que ce que nous avions cru être deux mots, n'en formait qu'un « *Weigh* » (pesanteur,) et que cela avait rapport à l'expérience que j'avais l'intention de répéter, à savoir mesurer les variations de la pesanteur de la table, au moyen d'une balance à ressort.

Une forte averse de *raps* montra que cette interprétation était la bonne.

Je répétai immédiatement les expériences qui avaient été faites à la dernière séance, dans cette même maison, me servant d'une balance plus forte.

Expérience 1. — « Sois légère ! » La table s'inclina, tandis que la balance indiquait une pesanteur d'à peine une demi-livre.

Expérience 2. — « Sois lourde ! » La table eut alors un poids de 20 livres, et se pencha d'un côté, toutes les mains étant placées sous le bord de la table, les pouces en dehors.

Expérience 3. — Je demandai alors si la force opposée pouvait être appliquée de façon que la table se

soulevât à peu près horizontalement du parquet, pendant que je constaterais la pesanteur. Immédiatement le guéridon s'enleva complètement, le haut se tenant presque horizontal, et la balance indiqua un poids de 23 livres. Pendant cette expérience, les mains de M. Home étaient placées sur la table, celles de tous les autres assistants étant, comme d'abord, placées dessous.

Expérience 4. — « Lourde. » Toutes les mains au-dessous du plateau de la table. Il faut, cette fois, une force de 43 livres pour enlever la table au-dessus du parquet.

Expérience 5. — « Lourde. » — En ce moment, M. B. prit une bougie allumée et regarda sous la table pour s'assurer qu'un poids additionnel n'avait pas été produit par le pied de quelqu'un ou autrement. Tandis qu'il se livrait à cette recherche, je contrôlai avec la balance, et je reconnus qu'une force de 27 livres était employée pour soulever le guéridon. M. Home, M. Wallace et les deux dames, avaient leurs doigts honnêtement posés sous le bord de la table, et M. B. déclara que personne ne l'avait touchée de manière à augmenter sa pesanteur.

Quand ces expériences eurent été finies, nous restâmes tous tranquillement assis, pendant quelques minutes, autour du guéridon. Tout à coup la petite table placée à côté s'approcha de Miss Douglas à la distance d'environ six pouces. Elle glissa vers la grande table, avec un mouvement ferme et *vivant*, et ne bougea plus, une fois arrêtée.

Avant de m'asseoir pour cette séance, me rappelant que cette table, à la séance précédente, avait, dans sa marche, décrit un cercle, bien en apparence, de son propre mouvement, je l'éloignai un peu de sa première place, la plaçant juste à environ deux pieds derrière la chaise de Miss Douglas. Je m'assurai alors qu'il n'y

avait aucune espèce de fil, ni quoi que ce fut, attaché à cette table. Après que je l'eus ainsi placée, personne ne s'en approcha, de sorte que ses mouvements, en cette occasion, étaient complètement hors de tout soupçon.

La chaise de Miss Douglas s'éloigna en traçant une ligne courbe. Sur la demande qu'on lui fit de reprendre sa place, elle répondit que cela lui était impossible, sa chaise étant fixée au parquet. J'essayai de la faire mouvoir, mais elle résista à tous mes efforts.

La chaise de M. Home fut remuée alors plusieurs fois, et se leva sur deux pieds, pendant que M. Home avait ses pieds sur le barreau, dans la posture d'un homme à demi-agenouillé, et ses deux mains devant lui ne touchant quoi que ce fût.

Le tapis de la table, en face de M. Home, juste sur le bord de la table, était tombé en dehors, comme si une main l'eût poussé, et nous vîmes un mouvement de ce tapis, comme si des doigts se fussent remués dessous.

M. Home prit alors l'accordéon d'une main, à sa manière habituelle, et le tint sous la table. Les cordes résonnèrent d'abord, et bientôt un morceau vraiment beau, avec basses et dessus, fut joué.

M. Wallace alors demanda : — « *Home, Sweet Home.* » Quelques mesures de cet air furent immédiatement jouées. M. Wallace regarda sous la table, et dit qu'il voyait distinctement une main faisant mouvoir l'instrument et touchant les clés. M. Home avait une main sur la table, et tenait de l'autre, en haut, l'instrument par un bout, pendant que M. Wallace voyait fonctionner la main mystérieuse qui agissait sur les clés, à l'autre extrémité de l'accordéon.

WILLIAM CROOKES.

Traduit de l'Anglais.

(à suivre).

LA CLEF DE LA THÉOSOPHIE¹

la religion esotérique de la sagesse

Dans tous les âges

Question. — Comment peut-on être sûr des enseignements d'Ammonius, ce dernier n'ayant jamais rien écrit ?

Réponse. — Ni Bouddha, ni Pythagore, ni Confucius, ni Orphée, ni Socrate, ni même Jésus, si vous voulez, n'ont laissé derrière eux le moindre écrit ; et pourtant plusieurs parmi eux sont des personnages historiques de l'existence desquels il n'est pas permis de douter ; personnages ayant laissé des enseignements qui leur ont survécu.

Les disciples d'Ammonius, parmi lesquels nous trouvons Origène et Herrennius, ont écrit des traités sur sa doctrine et sa morale, et, certainement, comme authenticité, les écrits des ces derniers valent bien autant que les Actes des apôtres, par exemple.

Origène, Plotin, Longin, le conseiller de la fameuse reine Zénobie, ont laissé des documents volumineux traitant, aussi largement et aussi clairement que cela leur était permis (leur école comprenant un ensei-

¹ Voir les Nos 1 et 2 du *Lotus Bleu* (mars-avril 1890).

gnement ésotérique et exotérique), du système des Philaléthiens.

Question. — Mais comment ce qui fait le fond de ces instructions a-t-il pu nous parvenir, puisque ce que vous appelez la « Religion de la sagesse » était du domaine ésotérique, ou caché ?

Réponse. — Cette Religion de la Sagesse est *une*; elle est le dernier mot de la Connaissance où les Humains peuvent arriver sur cette terre. D'où qu'on la tienne, elle est toujours *Elle*, et elle était établie, — règles et doctrines, — bien des âges avant la naissance des Théosophes d'Alexandrie.

Elle s'est conservée jusqu'à nous dans toute son intégrité ; et, quoi qu'il arrive, elle continuera d'exister dans son intégrité, alors que tous les autres systèmes philophiques et religieux seront enterrés, oubliés depuis longtemps.

Question. — Par qui et comment une telle *Sagesse* et une telle *Connaissance* ont-elles pu être ainsi conservées ?

Réponse. — Par tous les *Initiés* répandus sur la surface du globe ; par tous les vrais chercheurs de la vérité, et leurs disciples ; mais surtout là, dans ces pays, où l'étude de ces questions d'ordre transcendantal fut toujours poursuivie avec le plus d'ardeur, et sans arrêt de continuité : — je veux parler de l'Inde, de l'Asie centrale et de la Perse.

Question. — Pouvez-vous me donner quelques preuves de l'ésotéricisme de certaines parties des enseignements ?

Réponse. — La meilleure preuve que nous puissions donner se trouve dans ce fait que chaque religion an-

cienne avait un côté ésotérique ou caché, un enseignement secret, réservé aux disciples choisis, et un autre extérieur, ouvert à tous, lequel se composait de pratiques surtout.

Chacun sait que les peuples anciens avaient leurs *grands* et leurs *petits* mystères.

Les premiers étaient tenus très secrets ; les seconds étaient plus accessibles.

Qui n'a entendu parler de ces grandes solennités publiques si célèbres, comme, par exemple, les *Eleusiniens*, chez les Grecs, et renfermant un sens caché des plus profonds ? De l'Hiérophante de Samothrace, ou de l'Égypte, du Brahmine Initié de l'Inde, au dernier Rabbin Hébreux, tous, de bonne foi, conservaient secrète, dans la crainte de la voir profaner, la Science qu'ils avaient reçue.

Les Rabbins juifs appelaient leurs séries religieuses séculaires, *Marcavah*, le corps extérieur, le véhicule, ou le voile, « le couvert », qui contient, qui dérobe l'âme cachée, c'est-à-dire la connaissance supérieure secrète.

L'esprit de toutes les nations fut partout le même, et les lois d'économie philosophique, ou spirituelle, furent partout identiques à cet égard : — ne présenter aux hommes non préparés à le goûter que l'enveloppe, que l'écorce du fruit.

Le Bouddhisme du nord a, lui aussi, son grand et son petit « véhicule » : Mahayana (ésotérique) ; Hymayana (exotérique). En y réfléchissant bien, peut-on blâmer une telle prudence, une telle sagesse ? Que

penserait-on, aujourd'hui, de l'agronome qui, au lieu d'herbes, songerait à nourrir son troupeau de moutons de savantes dissertations sur la botanique ?

Pythagore appelait sa gnose : « la connaissance des choses qui sont. »

Cette Gnose, elle n'était que pour les disciples avancés qui s'étaient liés par un serment. Elle n'était donnée, la science sacrée, qu'à ceux qui étaient jugés capables de pouvoir digérer un aliment mental de cette force, et qui, heureux d'adonner leur esprit à un tel exercice, juraient solennellement d'être silencieux, et de garder le secret demandé.

Les alphabets occultes, les écritures secrètes, sont comme la transmission des vieilles écritures hiéراتiques de l'Égypte.

Dans ces anciens temps, le Hierogrammate, ou prêtre Egyptien Initié, seul, employait et connaissait les lettres ou chiffres de l'écriture sacrée.

Ammonius Saccas, nous disent ses biographes, liait ses disciples par un serment. Chacun d'eux s'engageait à ne rien divulguer des *hautes* doctrines.

Ils ne devaient et ne pouvaient parler à leur tour qu'à bon escient, c'est-à-dire avec ceux dont ils avaient constaté l'instruction préliminaire et qu'ils savaient astreints eux-mêmes à l'obligation du silence. Ne trouvons-nous pas la suite du même esprit de précaution chez les gnostiques des premiers temps du christianisme ? Les évangélistes ne font-ils pas parler le Christ par paraboles ? « A vous, dit-il, il est donné de connaître les

mystères du royaume de Dieu, mais à eux, toutes ces choses sont données en paraboles (Marc.) »

Les Esséniens de la Judée et du Carmel faisaient de semblables distinctions ; ils séparaient leurs adhérents en Néophytes, en Frères et en Parfaits (Initiés). Nous pourrions donner des exemples de cette façon d'agir à toutes les époques et chez tous les peuples.

Question. — Pouvons-nous atteindre à cette « connaissance secrète des sages, » simplement par la voie des études ordinaires ?

L'Encyclopédie définit le mot Théosophie à peu près comme le dictionnaire de Webster.

L'un et l'autre nous expliquent la Théosophie comme étant une relation supposée de l'homme avec Dieu et les esprits supérieurs, d'où s'ensuit l'acquisition d'une science surhumaine obtenue par des moyens physiques et des procédés chimiques. — Est-ce cela ?

Réponse. — Je crois que c'est en vain qu'on chercherait dans tous les dictionnaires pour y découvrir la réelle définition du mot.

Où est-il le lexicographe capable d'expliquer à lui-même, d'abord, aux autres, ensuite, comment il se peut qu'une « connaissance surhumaine » puisse être atteinte par des moyens physiques ou chimiques ?

Si Webster avait dit : par des procédés métaphysiques et par l'alchimie, la définition aurait été relativement correcte, mais telle qu'elle est, elle est absurde.

L'ancienne théosophie, comme la nouvelle, du reste, a l'esprit trop logique pour enseigner que l'infini sera

jamais connu par le fini, que le *moi fini* pourra, à l'aide des sens, entrer en relation avec cet infini.

L'essence divine ne peut se communiquer au plus haut self, au plus haut *Moi*, que dans l'état d'*extase*, et cette condition peut difficilement être atteinte par ce que nous appelons des moyens ou des procédés chimiques ou physiques.

L'*extase* n'a rien de commun avec l'état hypnotique, par exemple ; il faut plus qu'une drogue, ou de simples passes des mains, pour vous y plonger.

Question. — Quelle explication nous donnez-vous de cet état d'*extase* ?

Réponse. — L'*extase* réelle était définie par Plotin, comme une « libération de l'esprit des liens de la conscience finie, pour s'unir, ne faire qu'un, s'identifier avec l'infini. »

Cet état, dit le professeur Wilder, est la plus haute condition à laquelle l'homme peut atteindre, mais elle est de courte durée, et bien rares sont ceux qui peuvent y parvenir.

Cet état d'*extase*, cette envolée de l'âme jusqu'au plus haut, est identique à l'état que, dans l'Inde, on appelle SAMADHI.

C'est pour arriver à SAMADHI que les Yogis s'entraînent physiquement par la plus grande abstinence d'aliments et de boisson, et moralement, surtout, par des efforts mentaux incessants qui aident à purifier, à sublimer leur esprit.

La *méditation* est, entre toutes, la pratique la plus recommandée.

La méditation est silencieuse ; c'est le contraire de la prière, prise dans le sens d'un flot de paroles prononcées à l'aventure. C'est, comme Platon le dit lui-même, une élévation, une aspiration ardente de l'âme, vers le plus haut, vers le divin, « non pour demander des dons, des biens particuliers, mais pour obtenir, par une concentration de la volonté, par une poussée de vouloir, le bien, le bon par excellence, et pour lui-même, et en vue du bien suprême universel. »

De ce bien, de ce bon, nous sommes une part même ; c'est de l'Essence divine du *Bien absolu* que nous sommes tous émanés.

Aussi, ajoute encore Platon : « reste silencieux en présence des *divins* ; sois attentif au moment où ils vont chasser le nuage de tes yeux, où ils vont te rendre capable de voir au moyen de la lumière rayonnant d'eux-mêmes, non pas ce qui te semble bien, mais le bien lui-même, dans sa valeur intrinsèque et absolue ¹. »

¹ Cette immersion du plus haut de nous-mêmes, dans le plus haut universel, est ce que l'érudit auteur de la philosophie éclectique décrit sous le nom de photographie spirituelle.

« Notre âme est la chambre obscure dans laquelle, en cette minute d'illumination, les faits, les événements du présent, du passé et de l'avenir, viennent se réfléchir et se fixer. Car l'esprit de l'homme est conscient du fait, et en garde le souvenir.

« Dans l'au-de-là des limites de notre monde, il n'y a plus ni distance, ni temps ; passé, avenir, sont dans l'Éternel Présent. »
« La mort du sage n'est qu'une dernière *extase* sur notre terre. L'âme est délivrée par elle des enserrements du corps ; ses plus nobles parties peuvent se réunir aux plus hauts plans de la nature, et participer ainsi de la sagesse, de la connaissance, de l'omniscience, des êtres élevés de ce plan. »

Question. — Je le vois, maintenant, la Théosophie n'est pas, comme tant de gens le pensent, un système quelconque d'invention nouvelle.

Réponse. — Les ignorants seuls peuvent penser ainsi. Comme enseignement, comme morale, je ne dis pas comme nom, la *Théosophie* est aussi vieille que le monde.

C'est aussi le plus large, le plus répandu, le plus catholique, de tous les systèmes, dans toute l'acception de l'universalité du mot.

Question. — Comment se fait-il qu'un pareil système soit resté jusqu'à présent si profondément inconnu aux peuples de l'hémisphère occidental ?

Pourquoi a-t-il été ainsi qu'un livre scellé pour les peuples reconnus comme les plus avancés et les plus cultivés ?

Réponse. — Disons tout d'abord que, pour nous, il est certain qu'il y a eu, dans les temps anciens, des nations

La Théosophie est cet état de participation à la sagesse divine, si bien décrit par Appolonius de Thyane, lorsqu'il dit

« Je vois le présent et l'avenir comme réfléchis dans un clair miroir.

« Le sage n'a nul besoin des vapeurs de la terre, ni de la corruption de l'air pour voir.

« Les événements se dessinent devant lui sans cela. Les *Theoi* ou dieux voient l'avenir ; les hommes dans l'état ordinaire ne voient que le présent. Mais le sage sait tout ce qui doit arriver. »

« Le royaume de Dieu est en nous, dit encore Appolonius de Thyane, et l'esprit de sagesse qui nous fait l'y découvrir s'appelle la *Théosophie*. »

Peut-on donner une meilleure et plus simple explication du mot ?

au moins aussi cultivées et beaucoup plus avancées, au point de vue du développement des facultés spirituelles, que nous ne le sommes aujourd'hui.

Quant à l'ignorance voulue où les hommes ont été laissés au sujet des vérités théosophiques, il y a plusieurs raisons :

La première fut donnée par Paul aux Athéniens cultivés, dans une prophétie où il leur annonce que, vu l'état de sensualisme où les hommes étaient tombés, et par suite même de l'esclavage qu'ils supportaient depuis si longtemps, ils étaient enfermés dans la lettre morte, par l'effet du ritualisme et des dogmes où s'était noyé l'esprit ; que, par suite de cet état, ils allaient perdre de vue entièrement leurs intérêts spirituels et le pouvoir de reconnaître leur *moi* intérieur.

Mais une des plus fortes raisons fut justement le sceau du secret posé à dessein sur les principales vérités Théosophiques.

Question. — La preuve de ce secret, vous me l'avez donnée, mais non la cause.

Réponse. — La cause est des plus simples. Il était impossible de communiquer des vérités de ce genre à une humanité dont la grande moyenne devenait tous les jours de plus en plus égoïste.

Comment confier ouvertement, à tous, les divins secrets de la nature, quand la matière prédominait toujours, quand l'homme ne voyait plus, dans le tout, que sa seule personnalité, ne songeant qu'à la satisfaction, par tous les moyens, des besoins, des désirs de cette personnalité, et cela sans le moindre égard pour le

voisin, pour le prochain, au détriment duquel peu lui importait de se satisfaire ?

Avec un tel esprit d'égoïsme, quel usage aurait-il fait des divines vérités ?

Secondement, alors même qu'ils n'en eussent pas fait un mauvais emploi, comment ne pas craindre que de tels êtres, perdant chaque jour davantage l'usage de leur sens spirituel, n'en arrivassent à profaner ou à laisser profaner, par une mauvaise compréhension et par une plus mauvaise interprétation, la connaissance qu'on leur aurait confiée ?

Ce qui justifie les précautions minutieuses prises pour qu'un pareil trésor ne fût point détruit ou égaré, en passant ainsi, au hasard, dans toutes les mains, c'est cette graduelle et complète transformation des Vérités les plus sublimes et des symboles les plus spirituels, en une imagerie des plus grossières.

L'esprit de l'homme, dans certain cycle, semble changer en pierre tout ce qu'il touche, tout ce qui l'approche.

Qui reconnaîtrait sous ces formes inertes, mortes, la petite part du feu du ciel qu'on lui avait bénévolement confiée ?

Du grand Tout divin, il fit un Dieu étroit et personnel, et le grand culte universel de l'humanité se réduisit, entre ses mains, en une effrayante et monstrueuse *Egolarie*.

LA THÉOSOPHIE N'EST PAS LE BOUDDHISME OFFICIEL

Et ce dernier n'est pas la Théosophie

Question. — Ne doit-on pas vous considérer comme les disciples de Gautama Bouddha, puisque le mot de *Bouddhisme ésotérique* revient si souvent, lorsqu'il est parlé de votre philosophie ?

Réponse. — On ne peut pas plus raisonnablement dire de nous que nous sommes les disciples de Gautama Bouddha, que l'on ne peut dire d'un musicien quelconque, sous le seul prétexte qu'il est musicien, qu'il doit être un disciple de Wagner.

Il y a parmi nous, dans la *Société Théosophique*, des *Bouddhistes*, comme il y a des membres de la vieille religion Hindoue, comme il y a des *Brahmines*, et ces derniers mêmes sont bien plus nombreux que les Bouddhistes proprement dits. Les chrétiens d'Europe et d'Amérique, membres de la *Société Théosophique*, l'emportent de beaucoup, au point de vue de la transformation de leurs idées, sur les Bouddhistes convertis à la Théosophie, que nous pouvons compter parmi les nôtres.

Toute cette confusion vient de la compréhension erronée d'un titre, exact, mais mal orthographié, d'un excellent ouvrage de M. Sinnett : « Le *Bouddhisme ésotérique*. »

Sinnett aurait dû écrire *Budhisme*, avec un seul D et non avec deux.

Bouddhisme, avec deux D, s'applique au système

philosophique de Gautama *Bouddha*, et le *Bouddhisme*, le nôtre, celui dont les grandes lignes furent exposées par M. Sinnett, signifie : *Culte pratique de la Sagesse* (Bodha, Bodhi. « Intelligence, Sagesse ») ou Théosophie, puisque, comme nous l'avons démontré, ce dernier mot signifie Religion de la sagesse.

Question. — Où, en quoi, git la différence entre le Bouddhisme, ou religion fondée par le prince de Kapila Vastu, et le Bouddhisme, culte de la sagesse, ou Théosophie ?

Réponse. — La ligne de démarcation entre ces deux enseignements, ou philosophies, est aussi nettement tracée que celle qui sépare les enseignements secrets du Christ, appelés en langue sacrée les *mystères du royaume du Ciel*, et la Théologie dogmatique, le ritualisme puéril des églises et des sectes chrétiennes d'aujourd'hui.

De Bodha, Compréhension, Sagesse, on a fait Buddha, « l'illumine », le possesseur de toute lumière.

Ce mot Buddha a passé tel quel, racines et branches, dans les enseignements ésotériques, et il sert à désigner certaines parties ou la totalité des enseignements que Gautama Buddha communiqua seulement à ses Arhats choisis.

Question. — Mais il nous semble que plusieurs Orientalistes ont nié que Buddha ait jamais enseigné une doctrine ésotérique.

Réponse. — On peut nier avec autant de raison qu'il y ait, dans la nature, des secrets encore inconnus de nos savants.

Par une conversation de Buddha avec son disciple Ananda, que nous allons reproduire plus loin, vous jugerez, vous-même, du bien fondé de l'assertion des Orientalistes.

Les enseignements du réformateur étaient simplement la *Gupta Vidia* (Connaissance secrète) des anciens Brahmines, dont les successeurs, à quelques rares exceptions près, ont complètement perdu la clef.

Vidia, maintenant, est devenu ce qu'on connaît aujourd'hui sous le nom d'enseignement intérieur de *Mahayana*, l'école du Bouddhisme du nord.

Ceux qui nient que jamais Bouddha ait eu un enseignement autre que celui qui fut publié, ne sont pas de vrais Orientalistes.

Lisez le *Bouddhisme chinois* du révérend Edkins, et spécialement le chapitre consacré aux enseignements exotériques et ésotériques des écoles ; lisez, et notez le témoignage de tout le monde ancien sur ce sujet.

Question. — Mais les grandes idées morales ne sont-elles pas les mêmes dans l'une et l'autre philosophie ?

Réponse. — Comment pourrait-il en être autrement ? — Cette morale est le fond même de la Religion de la Sagesse. Autrefois, avant Bouddha, elle était la propriété commune, mais exclusive, des Initiés de toutes les nations. Bouddha fut le premier qui appuya ses enseignements publics sur cette inébranlable base.

Ce fut lui, le premier, qui mit avant tout cette morale du caractère le plus élevé. Il en fit l'essence même de son système d'instruction destiné au public.

C'est là, du reste, où git l'immense différence qui existe entre le *Budhisme ésotérique* et toutes les autres religions de la terre.

Pendant que, dans ces dernières, les dogmes, les pratiques, le culte extérieur, tiennent la première et la plus grande place, dans le *Buddhisme*, c'est sur l'idée morale par excellence, sur la culture en soi du bien et du vrai qu'on insiste. Et c'est par ce principe du travail de transformation radicale et intérieure de soi, que la Théosophie se rapproche le plus du *Buddhisme* et peut même être identifiée à cet égard avec la religion officielle de Bouddha.

Question. — En quoi, et sur quoi cessez-vous donc d'être d'accord ?

Réponse. — Le premier point qui nous divise du *Bouddhisme officiel* provient de ce que ce dernier, représenté par l'Eglise du sud, nie complètement l'existence de puissances supérieures, et qu'il rejette toute idée de conscience *post mortem*, et même de la moindre survivance, ou fil non interrompu de l'être, en ce qui regarde son *individualité*.

D'après ce système, l'homme passe, repasse sur la terre, sans que rien de l'homme du passé se rattache à l'homme du présent.

Tels du moins sont les enseignements de la *Secte Siamoise* qui est considérée comme ayant conservé, sous leur forme la plus pure, les enseignements *ésotériques* du Maître. Nous donnerons plus loin les explications qui feront comprendre le motif des réticences apportées par Bouddha dans ces graves sujets traités en public.

Mais les *Ecoles du nord*, établies dans les Centres, où, après la mort du maître, se retirèrent les *Arhats Initiés*, enseignent, elles, ce que l'on peut appeler aujourd'hui les *doctrines théosophiques*.

Ces doctrines forment une partie de la connaissance de ces Initiés.

L'enseignement du *nord* montre jusqu'à quel point la vérité a été sacrifiée à la lettre morte, par l'orthodoxie trop zélée des Bouddhistes du *sud*.

Mais, sous sa lettre morte, combien plus philosophique, plus scientifique, est cet enseignement, comparé à celui des autres Eglises, ou systèmes religieux, qui dominant dans une grande partie du monde civilisé.

Ne l'oublions donc pas, le *Bouddhisme*, avec ses idées larges et sociales, avec sa haute morale, n'est pas encore la Théosophie.

H. P. BLAVATSKY.

Traduit de l'Anglais.

(à suivre).

LES FORCES SUBTILES DE LA NATURE

OU FORCES SOLAIRES

LEUR INFLUENCE SUR LA SANTÉ

Dans le concours annuel que la *Société Théosophique* de Madras a institué, en vue de stimuler le zèle des adhérents pour la plus grande instruction de tous, des

prix ont été attribués aux mémoires qui rempliraient le mieux les conditions imposées par le programme.

Rama Prasad, docteur Hindou et sanscritiste des plus distingués, a présenté, sur les « *Forces les plus subtiles de la Nature*, ou « *Forces solaires* », un travail que le jury a jugé digne de la plus haute récompense.

Nous allons donner, aussi exactement que possible, ce travail tiré du « *Théosophiste* » de 1887, en l'accompagnant de quelques remarques. Nous ferons suivre le tout des observations et considérations particulières qu'un tel sujet comporte.

Dans le neuvième Chapitre, formant un livre à part, d'un ancien ouvrage sanscrit, appelé « *SIVAGAMA* », nous trouvons un exposé de faits et de théories qui coïncident, d'une manière frappante, avec les théories et les découvertes de plusieurs de nos savants modernes, notamment sur la *Chromopathie*, la *Sarcognomie*, la *Psychométrie*, la *Physiologie*.

L'ouvrage lui-même laisse de nombreuses lacunes. Il n'est complet nulle part, et, tel qu'il est, on y trouve encore beaucoup d'obscurités voulues¹.

Néanmoins, ce qui est donné au public ne laisse pas que d'être extrêmement intéressant.

La partie *écotérique*, qu'il a semblé utile de traduire,

¹ Ce n'est qu'à bon escient qu'étaient donnés les hauts enseignements de la science *écotérique*.

Il fallait, auparavant, être marqué du sceau de la moralité la plus élevée, la plus pure, afin qu'il n'en soit pas fait abus.

La connaissance du mal qu'on pourrait faire, aujourd'hui, avec l'*hypnotisme* et la *suggestion*, suffira au lecteur pour que nous n'ayons pas à nous étendre davantage sur ce sujet.

est écrite dans la forme habituelle des ouvrages attribués à Siva.

Parvata, l'épouse de Siva, dit au Dieu : « *Seigneur, soyez assez bon pour me donner quelques informations au sujet de l'Univers.*

Par quelle cause vient-il à l'existence ? Qui l'entretient dans sa vie et comment finira-t-il ? »

Se référant aux cinq TATWAS, ou « *Forces subtiles de la nature* », selon la philosophie sanscrite, le Dieu répond :

« *L'univers est composé par les TATWAS ; il est soutenu par les TATWAS ; il disparaîtra dans les TATWAS* ».

En d'autres termes, TATWA (la Force) est la substance dont l'Univers est formé. C'est le pouvoir qui le soutient, et sa disparition ne sera simplement qu'un changement d'état.

La source d'où découle le plus haut, le plus subtil de tous les pouvoirs, la plus puissante, la plus active de toutes les FORCES, nous l'appelons le *Pouvoir divin*. Et ce pouvoir le plus haut, cette force la plus puissante, c'est l'AKASA, le principe ETHÉRE.

Après ce premier pouvoir dynamique, l'*Akasa*, après ce premier *Tatwa*, ceux qui se succèdent, en descendant, sont d'essence de plus en plus grossière.

Il y a cinq *Tatwas*, ou *Forces* :

AKASA	—	<i>Ether</i>
VAYU	—	<i>Gaz</i>
TEJAS	—	<i>chaleur</i>
UPAS	—	<i>Liquide</i>
PRITHIVI	—	<i>Solide</i>

Le D^r Babitt de New-York, auteur de la « *Lumière et les couleurs* », dans son manuel de la santé, ne fait qu'un du premier et du troisième *Tatwa*.

Tout ce qui existe dans l'Univers est composé de ces cinq *Tatwas*.

Les diversités de la nature résultent seulement de la différence dans leurs proportions.

Chaque être, chaque chose, a son *Tatwa* particulier, c'est-à-dire possède en soi une *force* qui domine sur les autres, et cette force dominante, d'où elle tire sa caractéristique, lui forme une enveloppe particulière, sorte de sphère invisible à nos yeux, mais que peut voir, sentir, connaître, l'âme avec laquelle elle peut établir d'étroites relations, par toute sorte de moyens.

C'est dire, en d'autres termes, avec quelques savants, que de « toutes choses s'irradie un *aura* particulier. » (Babitt, manuel de la santé, p. 52).

COULEUR DES TATWAS

Cette partie de notre sujet pose les mêmes principes que la science moderne sur la *chromopathie*.

(A) AKASA. *Ether*, correspond à la couleur *noire* ou mieux, pour parler plus exactement, *n'a pas de couleur propre*.

(B) VAYU — *gaz*, est *bleu*.

(C) TÉJAS — *chaleur*, est *rouge*.

(D) UPAS — *liquide*, est *blanc*.

(E) PRITHIVI — *solide*, est *jaune*.

Le mélange de ces TATWAS en différentes proportions produit, pour ainsi dire, de nombreux *Tatwas se-*

condaires, ayant chacun une couleur déterminée, comme le *pourpre*, par exemple, qui est produit de l'*union* du rouge et du bleu.

Un Yogi entraîné peut voir ces vibrations colorées émanant de chaque objet, de chaque chose, animée ou inanimée. Il en est de même d'un Yogi né, ou d'un *Sensitif*, comme les appelle Reischenback.

Par la pratique, tout le monde pourrait arriver à les voir également ¹.

Le corps humain ou le *microcosme*, aussi bien que le *macrocosme*, ou l'univers, est un composé de cinq *TATWAS principaux*. Dans ce petit Univers qui forme notre corps, nous pouvons dire qu'ils exercent leur influence alternativement et à des intervalles de temps très réguliers.

Aussi la santé du corps et de l'esprit, par conséquent, dépend-elle entièrement du jeu régulier et harmonieux, de l'équilibre plus ou moins stable de ces cinq forces.

Un des signes manifestes de la présence de l'une

¹ Pour être bon médecin, dit Paracelse, il faut avoir développé son sixième principe. »

« En effet, c'est par le sixième principe, ou principe spirituel, que nous pouvons voir les nuances particulières émises par l'*aura* du corps de chacun de nous, par l'*aura* de chaque organe, de chaque cellule, de chaque globule sanguin même; voir l'*aura* de chaque atome de la substance nerveuse, qui contient en puissance l'être évolué, parfait, divin. Par la netteté des nuances, par leur délicatesse de ton, ou par leur rudesse, par la prédominance de l'une ou de l'autre, on peut annoncer aussi clairement l'état mental, physique, psychique ou spirituel, d'un être humain, que nous disons de quelqu'un qu'il est blond ou brun, grand ou petit. »

d'elles, dans tel ou tel endroit du corps, est sa couleur que le Yogi ou le Sensitif voit, les yeux fermés, ou qu'il perçoit dans l'espace ambiant.

Mais où il constate tout particulièrement leur présence, c'est dans le système pulmonaire.

Il les voit à l'œuvre et peut les suivre dans l'accomplissement de leur tâche importante, au travers des organes délicats de ce système.

L'acte respiratoire, cette digestion de l'air, demande *soixante heures* pour s'accomplir.

Pendant ces *soixante heures*, les poumons travaillent à tour de rôle, et, pendant cette période, la respiration subit encore *Cinq changements*, c'est-à-dire que certains phénomènes se passent, en un temps, à tel endroit des organes, et, en un autre temps, à tel autre endroit.

TEMPS DIFFÉRENTS DE LA DIGESTION DE L'AIR

Dans le travail de la respiration

- 1° A l'ouverture des narines ;
- 2° Sur tout le parcours de la membrane pituitaire jusqu'à l'extrémité supérieure du sternum ;
- 3° De l'extrémité supérieure du sternum à son milieu ;
- 4° Du milieu à son extrémité inférieure.
- 5° Des bronches jusqu'aux dernières ramifications nerveuses et musculaires de l'appareil.

Voici, d'après l'auteur Hindou, comment les distances sanscrites sont fixées, l'ordre renversé :

L'opération générale mesure seize doigts du nez jusqu'au nombril ; la deuxième douze doigts du nez jusqu'à l'extrémité du sternum ; la troisième huit doigts du nez au milieu de ce dernier ; la quatrième quatre doigts du nez au niveau du menton, et la cinquième s'accomplit dans l'espace de quelques millimètres qui se trouve entre le nez et la lèvre supérieure.

Ces cinq états différents de la respiration correspondent exactement à l'action respective des cinq forces ou couleurs mentionnées ci-dessus : *Prithivi*, jaune ; *Upas*, blanc ; *Téjas*, rouge ; *Vayu*, bleu ; et *Akasa*, sans couleur.

— Le *Prithivi Tatwa* (jaune) est quelque peu thermantique, excitant, échauffant par sa nature ; sa spécialité, dans le corps humain, est de travailler à la nutrition des muscles, à la sustentation de la substance nerveuse.

A lui, aussi, est confié le soin de réparer le derme et l'épiderme, et d'entretenir en bon état le système pileux.

Il donne à celui qui le possède à dose normale, la persévérance et la faculté de pouvoir jouir de la vie.

— *Upas Tatwa* (blanc) est réfrigérant ; il agit sur tout le système génito-urinaire ; il donne le pouvoir, la richesse, l'action au sperme, au sang, à la graisse, à la salive.

— *Tejas Tatwa* (rouge) est une force thermogène ;

elle préside aux sensations connues sous le nom de *soif, faim, sommeil*.

— *Téjas* colore les joues ; dominant trop, il donne la *torpeur, la lourdeur, l'engourdissement*.

— *Vayu Tatwa* (bleu) a une influence légèrement réfrigérante, constrictante, tonique ; il donne le *mouvement, l'énergie*, mais il produit aussi l'inflammation l'enflure, le gonflement.

— *Akasa Tatwa* a en lui toutes les qualités, les pouvoirs, la puissance, des autres Tatwas réunis.

L'auteur du traité exotérique sanscrit établit de la manière suivante les différents endroits du corps humain où la *Force*, ou **TATWA**, est installée pour agir ;

Prithivi Tatwa, dans les **PIEDS** ;

Upas Tatwa, dans les **GENOUX** ;

Tejas Tatwa, dans les **ÉPAULES** ;

Vayu Tatwa, dans la *région ombilicale* ;

Akasa, dans la **TÊTE**.

Cette dernière force, de qualité éthérée, est la source où les plus hauts des pouvoirs vont se sustenter.

C'est à la possession d'*Akasa* que l'on doit :

1° *Oraju*, l'amour des connaissances utiles ;

2° *Devesha*, l'esprit de justice, ou le besoin de refuser ce qui ne semble pas beau et bien ;

3° La *pudeur* et le sentiment qui nous rend confus, honteux, d'une mauvaise action commise ;

4° L'esprit de *crainte*, qui prend sa source dans l'instinct de la conservation. Nous lui devons aussi la possibilité d'*oublier*.

Cette force sans couleur, se manifestant sous forme

de sentiments, de sensations, qui font agir l'être, prend, dans sa période d'activité, la couleur de l'un ou l'autre des autres *Tatwas*. Celui qui prévaut colore *Akasa* de sa nuance.

Ainsi un homme est sous la menace d'un danger imminent, il a peur : c'est *Akasa* qui veille à sa conservation, se remue, s'agite, le pousse à prendre une détermination pour éviter le danger.

Si *Vayu* *Tatwa*, si la force qui donne l'énergie, la promptitude dans les mouvements, a son plein jeu chez notre homme, ou, mieux, si elle domine, en quelques secondes il se sera soustrait au danger qui le menace.

Si, au contraire, c'est *Prithivi* qui commande ; si la force de la stabilité, de la persévérance, dirige, l'homme aura peur plus encore ; il verra ce même danger ; il en calculera les conséquences. *Akasa* le pousse à fuir, *Prithivi* dominant le cloue sur place.

Autre exemple :

Nous aimons ; — *Téjas* *Tatwa* a le dessus, notre amour est furieux. Aucun raisonnement, aucune considération ne peuvent avoir de prise sur l'amant et l'amante que le feu de *Téjas* *Tatwa* dévore.

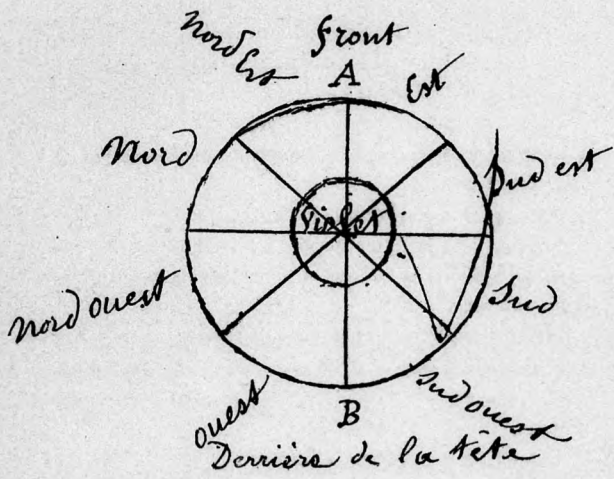
Celui-là ou celle-ci voit *rouge*. Par tous les moyens, quels qu'ils soient, il faut que son désir de posséder ce qu'il aime soit satisfait.

Mais si *Prithivi* règne dans ce corps et ce cœur amoureux, (*Prithivi*, le pouvoir de pondération,) ce sentiment d'attraction d'un être pour un autre sera pur, profond et durable.

Sous le crâne humain gît donc la source de tous les

pouvoirs, puisque *Akasa* qui en fait son séjour et qui, de là, rayonne, possède toutes les qualités, tous les pouvoirs des autres *Tatwas*. La tête est le doks où s'emmagasinent les facultés virtuelles, se manifestant à leur heure d'actualité, sous forme de qualités ou de manières d'être.

Le diagramme ci-dessous, représentant la tête d'après le phrénologiste sanscrit Visramopanistrat, autorité citée dans le « *Sivagama*, » établit, par la construction de ses lignes, les points des facultés virtuelles dont nous venons de parler.



La ligne médiane de section part du front, traverse la tête dans sa partie supérieure, et se termine derrière cette tête.

Les huit sections qui divisent le plan correspondent aux qualités ou manières d'être, dont nous venons de parler.

La direction qui leur est donnée répond aux côtés ou endroits du corps, où ces dites qualités ont leur centre d'action, d'activité.

La ligne A B partage donc la tête en deux parties égales : le côté *droit* et le côté *gauche*, qui correspondent naturellement au côté *droit* et au côté *gauche* du corps.

C'est de la masse nerveuse encéphalique que sort le pouvoir qui règle le travail alternatif des poumons. C'est de là que partent les ordres, en vertu desquels les changements de *Tatwas* s'effectuent, selon les diverses opérations respiratoires qui doivent s'accomplir.

Sans entrer dans de plus amples explications, le livre s'exprime ainsi :

1° La partie Est, (couleur *blanche*, *chaude* et *électrique* tout à la fois), comprend les sentiments de *respect*, de *vénération* ; là est la source de la *générosité*, de la *patience*.

2° Sud-Est (*rouge*) ; de cette partie rayonne la *force* qui préside au *sommeil*, à la *torpeur*, et aussi à laquelle nous devons la plupart de nos *mauvaises* inclinations.

3° Sud (*noir*), siège de la *colère*, de la *mélancolie*, et

de toutes les inclinations qui nous portent à la violence ¹.

4° SUD-OUEST (*bleu*), est le siège de l'*envie*, de la *jalousie*, de la *ruse*, du *soupçon*, mais aussi de la *vigilance*, de la *prudence*.

5° OUEST (*brun*), donne l'air *souriant*, la *tendresse* du cœur ou l'*affectivité*, donne la *jovialité*.

6° NORD-OUEST (*noir*), *soucis*, *craintes*, *inquiétude constante* ; vie sans ressorts, *apathie* ².

7° NORD (*jaune*) ; de ce point rayonne la force qui fait éprouver la *joie de vivre*.

C'est le siège de l'*amour profond* et de l'*imagination* qui embellit tout.

8° NORD-EST (*blanc*), force réfrigérante à un haut degré. De ces régions naissent l'*oubli*, le *pardon*, la *réflexion*, et tout sentiment *mystique* et *religieux*.

9° POINT CENTRAL, reflet de l'âme, est le siège de l'*intellect* et de la *connaissance* ³.

Quand, sortant de sa position, une de ces forces gagne le dessus sur l'un ou l'autre des *Tatwas*, au point d'annihiler son action, alors l'équilibre est rompu, et la maladie fait son apparition.

Les poumons, avons-nous dit, fonctionnent alternativement.

¹ C'est cette force assurément que les boissons alcooliques détraquent, en augmentant follement sa puissance.

² Ceci peut sembler étrange, rien n'est plus vrai, cependant. Ne voit-on pas des gens dont la tête travaille toujours et qui ne peuvent se décider à rien ?

³ Descartes a mis le siège de l'âme dans la glande pinéale, le point central du cerveau.

Le côté DROIT a différents noms.

Plus chaud que le côté gauche, les philosophes sans-crits l'ont appelé le SOLEIL.

C'est le côté *positif* ; il représente le *principe mâle*. Aussi l'appelle-t-on encore SIVA.

Sa couleur est *sombre*.

Le côté GAUCHE, plus froid, est appelé la LUNE et SAKTI, qui représente le *principe femelle*.

Sa couleur est *blanche*.

Les cinq TATWAS, ne l'oublions pas, fonctionnent tour à tour dans ces deux côtés.

Le jeu inharmonieux des poumons est toujours une indication de maladie.

Du reste, la cause de beaucoup de nos affections vient de là.

Nous allons, en nous servant des appellations ci-dessus, entrer dans quelques détails sur les diverses périodes respiratoires.

En parfaite santé, le *souffle suit les mouvements de la lune*. Le mois lunaire, nous le savons tous, est de trente jours.

Pendant quinze jours, nos nuits sont éclairées, et durant quinze jours, elles sont dans l'ombre. Durant ces deux quinzaines, la lune traverse les douze signes du Zodiaque ; elle reste donc *soixante heures* dans chaque signe.

Lorsque la lune entre dans le signe Ariès, on respire par la *narine droite*, et il en est ainsi pour chaque signe *impair* du Zodiaque.

Quand la lune entre dans un signe *pair*, la respiration s'effectue par la *narine gauche*.

Pendant les soixante heures que la lune reste dans le signe, la respiration change de côté *trente et une fois*.

Soixante divisé par *trente-un*, donne *une heure, 56^m 7' 7" de travail alternatif pour chaque poumon.*

Si, au lever du soleil, on constate l'une ou l'autre respiration : *respiration lunaire, narine gauche* ; *respiration solaire, narine droite*, nous sommes sûrs que, pendant *trois jours*, le soleil se lèvera dans le même *Swara*, c'est-à-dire que nous aurons la même respiration au lever du soleil.

Il faut alors supposer qu'une période de trois jours venait d'expirer, la veille.

D'après le calcul opéré, sur les vingt-quatre heures, pendant lesquelles s'accomplissent *douze* changements et *deux cinquièmes*, on est toujours certain que le *treizième* changement sera comme le *premier*.

Puis vient le changement de signe, et, avec lui, changement de respiration.

Si nous sommes dans la période des quinze jours de nuits claires, pendant les 1^{er}, 2^{me}, et 3^{me} jours, nous trouvons qu'au lever du soleil nous avons la respiration *lunaire, côté gauche*.

Comptons, 1^b 56^m 7' 7" et nous verrons que, tout le reste du jour, la respiration alternera, pendant ce temps, et sera ou à *droite*, ou à *gauche*.

1° — 1^{er}, 2^e, 3^e jour, respiration *lunaire*, au soleil levant.

— 4^e, 5^e, 6^e jour respiration *solaire*, au *soleil levant*.

— 7^e, 8^e, 9^e jour, respiration *lunaire*, au *soleil levant*.

— 10^e, 11^e, 12^e jour, respiration *solaire*, au *soleil levant*.

— 13^e, 14^e, 15^e jour, respiration *lunaire*, au *soleil levant*.

2^o — Durant les nuits **OBSCURES**:

— 1^{er}, 2^e, 3^e jour, respiration *solaire*, au *soleil levant*.

— 4^e, 5^e, 6^e jour, respiration *lunaire*, au *soleil levant*.

— 7^e, 8^e, 9^e jour, respiration *solaire*, au *soleil levant*.

— 10^e, 11^e, 12^e jour, respiration *lunaire*, au *soleil levant*.

— 13^e, 14^e, 15^e jour, respiration *solaire*, au *soleil levant*.

Toujours le 13^e jour est comme le premier.

Si nous pouvons constater en nous cette régularité d'alternance, à heure, à jour fixes, nous sommes sûrs de jouir d'une parfaite santé, autant que les phénomènes respiratoires seuls sont en cause, car, nous l'avons déjà dit, le système respiratoire est le grand régulateur, comme le grand perturbateur de tout l'organisme humain.

On peut s'assurer, soi-même, de la chose, avec un peu de patience et d'esprit d'observation ; et si les respirations *droite* et *gauche* ne coïncident pas, comme nous venons de le mentionner, avec le *lever du soleil*,

en changeant tous les trois jours, on peut tenir pour certain que quelque chose va mal dans la machine humaine.

Pour l'une ou l'autre respiration, qui tend à prendre le dessus, on peut immédiatement y porter remède : — Si c'est la respiration *lunaire*, *forcer* la respiration *solaire*, et vice versa¹.

Nous avons donc compris que l'inspiration, la digestion de l'air, tout cela s'accomplit en plusieurs temps, absolument comme la digestion des aliments, passant de l'estomac dans les petits et gros intestins, et subissant, à chaque nouvel endroit, une nouvelle transformation. Or, de même que la digestion grossière commence dans la bouche, par la mastication et l'insalivation, pour se terminer au rectum, de même la digestion aérienne commence à l'ouverture des *narines* pour se terminer dans la région *ombilicale*.

Nous avons vu, aussi, que la digestion grossière dépend, presque entièrement, de la digestion aérienne, car chacune des deux respirations, *lunaire* et *solaire*, est, à tour de rôle, le principal facteur dans l'accomplissement de cette digestion.

La respiration intervient encore dans l'accomplissement de certaines fonctions physiologiques spéciales.

C'est ainsi que la respiration *solaire* coïncide avec la *digestion acide* de l'estomac, et la respiration *lunaire* avec la *digestion alcaline* du *duodenum*.

¹ Pour cela fermer avec le doigt la narine droite ou gauche, suivant le cas, et obliger la respiration à s'effectuer par la narine libre.

Nous supposons, bien entendu, l'organe du nez dans des conditions normales.

Donc, pour obtenir de parfaites digestions, nous devrions prendre nos aliments pendant la respiration *solaire*, et même, rigoureusement, nous devrions commencer notre repas, au moment où le côté *solaire* entre en fonction.

Pour bien faire, il nous faudrait donner une heure à ce repas ; la première demi-heure se passant à manger, et l'autre à laisser le premier travail de digestion s'accomplir.

Après ce temps, ce qui reste de la bouillie semi-liquide stomacale, qui n'a pas été absorbée par les vaisseaux de l'estomac, passe dans le duodenum, où il faut, à peu près, *deux heures* pour que la partie grasse de nos aliments soit rendue assimilable.

De ceci, il ressort que le *lait* est digéré pendant la respiration *lunaire*.

Toutes ces opérations, depuis le moment de notre repas, demandent à peu près *trois heures et demie* pour s'accomplir. Ce qui reste ensuite, de non absorbé, passe dans le gros intestin.

Dans toute digestion physiologique, ce passage doit coïncider avec l'instant où une respiration *solaire* reprend l'œuvre.

HAMA PRASAD
Docteur Himdou

Traduit de l'Anglais

(à suivre).

LETTRES SUR LA THÉOSOPHIE ¹

A UNE COMMENÇANTE

III

Saint-Eugène, 24 décembre 1885.

Je réponds de suite à votre lettre que je trouve en revenant d'une longue excursion dans les plantations. Vous vous plaignez de ne pas voir le soleil, et voilà trois mois que nous n'avons pas vu la pluie ; ce qui me désole comme vigneron, tout en me plaisant à tous les autres points de vue. Je suis comme vous de ce côté : le soleil est mon unique ressort, et, en son absence, je suis sans idées, sans énergie.

J'espère qu'il n'y a, dans cet amour du soleil, aucun indice du tempérament reptilien ; mais je dois avouer que je partage, à ce point de vue, les goûts des lézards et des serpents de toute catégorie.

Nous avons eu du beau temps, mais des cataclysmes. Il est vrai que les manifestations volcaniques, tremblements de terre survenus en Algérie, ces derniers temps, ne tiennent nullement au climat, mais à la configuration future des terres et des mers qui succéderont à celles que nous voyons aujourd'hui. C'est une loi physique

¹ Voir les Nos 1 et 2 du *Lotus Bleu*. (7 mars-7 avril 1890)

que les Océans et les grandes mers ont une ceinture de volcans. Le grand Océan pacifique, dont les côtes sont les plus récemment formées, remplit à la lettre cette condition. (Voyez une bonne carte des volcans du globe.)

Nos mers et Océans occidentaux, qui doivent être modifiés d'ici peu, présentent plus d'exceptions ; leur ceinture est en partie éteinte. Mais l'action volcanique commence justement à se faire sentir dans les pays qui serviront de littoral aux continents futurs. La Méditerranée disparaît peu à peu, c'est un fait prouvé par Aigues-Mortes, où Saint Louis s'est embarqué, et qui est maintenant à cinq ou six kilomètres dans les terres.

Pompei, ancien port de mer, est actuellement à une lieue du rivage actuel.

Sur la côte d'Algérie, je n'ai pas de données précises ; mais, depuis huit ans, j'ai pu constater ce retrait des eaux.

D'autre part, le Sahara, plus bas que le niveau de la mer, sera fatalement envahi par les eaux, ainsi qu'une partie du Soudan et du centre de l'Afrique.

Il en sera de même de la Hollande au Nord, péniblement protégée, depuis des siècles, par ses ouvrages d'art ; de la Belgique, de l'Allemagne du nord, de la Russie et d'une partie de la France, au Nord de l'Auvergne et des Cévennes. De l'Angleterre, il ne restera que des îles, ainsi que de la Suède et de la Norvège.

Vous pouvez donc vous faire une idée assez nette du continent qui verra l'évolution de la nouvelle race ; continent un peu plus méridional que l'Europe actuelle,

et dont les rivages du sud seront les pentes sahariennes de l'Atlas, et le nord, les pentes des Cévennes, Alpes, Balkans, etc.

Une preuve de plus est apportée à cette théorie, ou plutôt à cette rigoureuse déduction, par les tremblements de terre récents qui se sont justement produits dans les parties voisines de la future mer du sud.

Je vous suis bien obligé du charitable espoir que vous manifestez de me savoir *sérieusement* ennuyé par mes plantations. Vous pouvez être tranquille à ce sujet.

Je conçois, d'ailleurs, vos craintes, car la fièvre de spéculation est diablement contagieuse, et les gens dits pratiques ont bien raison, quand ils disent aux jeunes gens, pour les détourner d'aspirations idéalistes : — « Toutes les occupations deviennent agréables, quand on gagne de l'argent. »

C'est malheureusement vrai, et j'ai vu bien des exemples de gens, autrefois intellectuels, que l'habitude du gain a changé en parfaits épiciers.

J'ose espérer, néanmoins, que je suis capable de résister même à la fortune, ce qui est plus difficile que de résister au malheur, et je crois pouvoir vous affirmer que mes spéculations viticoles ne me détourneront pas de ma voie, bien au contraire, puisque mon but est de les faire servir au succès de notre propagande.

Vous me demandez où nous en sommes de notre organisation théosophique. Hélas ! il vaut mieux demander où nous en sommes de la désorganisation. L'ennemi est dans la place, et c'est le *néo-christianisme*

que, sous le nom de *Théosophie*, on essaie d'implanter, partout où les âmes naïves ne savent pas voir le piège.

Et pourtant, si l'on pouvait, dans la Société Théosophique, proscrire une façon de penser quelconque, ce serait justement ces rêveries néo-chrétiennes incompatibles avec tout progrès.

On se sert aussi, parfois, du mot *Esotéricisme chrétien*; on se sert de tout, du reste, pour éloigner le plus possible des idées synthétiques, morales, philosophiques, religieuses, scientifiques et sociales, de la doctrine ésotérique hindoue. On fait tout pour tenir encore le plus longtemps possible la lumière sous le boisseau.

Il n'y a qu'en Europe où la lutte avec les idées rétrogrades est si terrible.

Malgré la foule des missionnaires tenaces et influents, en Chine, aux Indes, dans tout l'Orient, la *Théosophie* n'a plus à lutter contre ce retour à un christianisme quelconque, car tous ceux qui sont assez éclairés pour s'être enrôlés sous la bannière de la première, répudient le christianisme comme l'incarnation de l'ignorantisme et de la réaction...

Attaquer de front nos idées, en exprimant les craintes qu'elles éveillent, eût été, en France, de la dernière maladresse ; comme nos ennemis sont adroits, ils s'y prennent autrement.

Quant à la critique sceptique et goguenarde des savants, des esprits prétendus forts, elle ne pèserait pas deux onces aux mains du peuple, le jour où il comprendrait la portée sociale de l'ésotérisme oriental.

Ces gens-là, j'entends les cléricaux de tout acabit, ne pouvaient, en réalité, nous faire qu'un mal, et il est fait ; — c'était d'essayer de nous confondre le plus possible avec les pseudo-chrétiens d'un certain monde.

Mais pour ceci, comme pour les autres choses, du reste, la confusion ne durera pas. La vérité se fera, un jour ou l'autre, et, quant aux derniers, nous les forcerons à hurler leurs anathèmes, de façon à ce qu'on ne puisse plus nous confondre avec eux.

Enfin ce nuage a crevé. On peut respirer, maintenant, en contemplant les débris laissés par la tempête. Vous savez, aussi bien que moi, tous les efforts qui ont été faits pour qu'il ne reste pas une seule pierre du nouvel édifice théosophique élevé en France, en ces dernières années.

Mais vous, comme moi, comme beaucoup d'autres encore, qui n'étaient arrivés à la théosophie et n'y avaient adhéré que pour le bien qu'elle pouvait faire à l'humanité, nous sommes restés envers et contre tous fidèles à la Société mère, et cela forme le noyau sur lequel on pourra reconstruire.

Avec tous les gens sincères et sérieux, il n'en pouvait être autrement.

Quoi, une société s'est fondée sur tous les points du globe, pour effectuer des recherches sur les antiques sciences ésotériques et pour aider, de tout son pouvoir, à l'éclosion d'un nouvel état social, physiquement et moralement supérieur au nôtre ! Cette société a déjà recueilli assez de matériaux pour fournir à l'humanité une synthèse impersonnelle scientifique, idéale, non

dogmatique, supérieure à toutes les doctrines connues, embrassant tous les enseignements lumineux les plus contradictoires, et compatible avec les tendances les plus divergentes de l'esprit humain! Cette société fait appel à tous les chercheurs de bonne foi, à tous ceux qui voient au-delà des misères mondaines! Elle n'exige d'eux que l'amour du vrai, et ne leur impose aucune croyance! Bien plus, elle affirme que nulle autorité possible ou même concevable ne peut s'imposer à la conscience humaine! — Et pour des bavardages insignifiants, si fort en vogue parmi les riches oisifs de ce monde; pour de véritables cancanages, et pour la présence dans la dite Société de tels ou tels personnages qui ont cessé de plaire, nous devrions chercher à la détruire?

Mais, alors, je dois me faire réactionnaire enragé, parce que l'on a découvert des mouchards, dans je ne sais quel groupe socialiste ou révolutionnaire! Je dois me ranger sous la bannière des cléricaux, parce qu'un Léo Taxil a déshonoré cent fois le noble titre de Librepenseur!

C'est inepte!

L. DRAMARD.

(à suivre).

CHIROMANCIE OCCULTE

Tous ceux qui se sont occupés tant soit peu d'études occultes savent ce qu'est la chiromancie vulgaire : l'art de lire la destinée des individus dans les lignes que porte la paume de leur main. Cet art remonte à une haute antiquité ; ce qu'on en connaît aujourd'hui n'est plus que les débris d'une science d'autrefois, transmis par la tradition.

Un grand nombre de ceux qui, de nos jours, se sont occupés de chiromancie, ont essayé de restaurer, avec ces débris, le vieil édifice, en bouchant les brèches avec des constructions logiquement imaginaires. Quelques-uns ont fait des trouvailles qui ne sont pas à mépriser ; d'autres n'ont mis, à la place des connaissances disparues, que de vaines et futiles fantaisies ; néanmoins, il reste vrai que, parmi l'amas de fadaïses contenu dans les ouvrages de chiromancie, il se trouve des vérités précieuses dont les étudiants en occultisme peuvent faire leur profit.

Tous les étudiants en occultisme savent aujourd'hui que l'homme est formé de trois éléments : le physique, l'astral et le spirituel. Ces trois éléments sont représentés dans la main par trois lignes nommées : vitale, naturelle et mensale. Ces lignes, par leur force et leur

longueur, indiquent l'importance proportionnelle de chacun de ces éléments dans l'individu.

L'homme est encore composé d'autre chose que les trois éléments dont nous venons de parler ; cette autre chose, c'est *l'Atma*, l'étincelle de substance absolue à l'état pur, qui est l'essence de l'homme. L'*Atma* est indiqué dans la main par la ligne qu'en chiromancie on nomme la Saturnienne, la ligne de chance, de fatalité. Cette ligne désigne la partie persistante de l'être humain, ce qui demeure à travers la filière des existences que nous avons à parcourir, à travers les trois mondes, où, soit simultanément, soit successivement, l'*Atma* fait sa récolte d'expériences, subit la somme des modifications qui le rendront apte à jouer un rôle dans un état d'existence supérieur vers lequel s'avance l'évolution humaine.

L'*Atma* ne se trouve pas à la même étape de la route qu'il doit suivre, dans tous les individus qui vivent en même temps sur terre. Chez certaines gens, il ne fait qu'une récolte d'expériences physiques ; chez d'autres, il y ajoute une récolte d'expériences astrales, et enfin dans la vie de beaucoup d'autres individus, qui ne sont pas pour cela haut placés sur les degrés de l'échelle sociale, il fait, en même temps, une récolte d'expériences spirituelles. La Saturnienne donne des indications très nettes à cet égard.

Il arrive fréquemment que l'*Atma* se trouve fragmenté dans la vie, c'est-à-dire que les expériences qu'il fait dans les trois mondes ne se lient pas les unes aux autres ; ses expériences physiques, astrales et spirituelles,

ne concordent pas ; elles forment des groupes séparés qui ne sont pas reliés entre eux par leurs propriétés, et dont la seule qualité commune est de se trouver réunis dans la même vie, mais sans avoir d'influence déterminante les uns sur les autres.

Les vicissitudes de la vie peuvent avoir pour résultat de réunir les fragments atmiques en une ligne continue. C'est là une marque certaine de progrès pour l'individu chez qui il se produit.

Par contre, il peut arriver qu'un Atma, formant une ligne continue au départ dans la vie, se fragmente ; c'est alors un indice de décadence.

Tous les secrets de la destinée humaine sont écrits dans la main ; les lignes mystérieuses de la paume font de surprenantes révélations à l'occultiste. Elles lui disent clairement que, dans bien des cas, la vie physique, la vie astrale et la vie spirituelle, sont indépendantes les unes des autres ; que la première peut cesser, sans que les deux autres s'arrêtent. Il peut voir dans ces lignes que tel individu possède des aptitudes à se manifester après sa mort, soit comme revenant, soit comme apparition dans les séances de spiritisme, tandis que tel autre oubliera complètement la terre physique, dès que la mort lui aura permis de la quitter.

Il y voit bien d'autres choses encore, auxquelles ne songent guère les diseurs de bonne aventure. Comme ce n'est pas pour ceux-ci que nous écrivons, pour aujourd'hui nous en resterons là ; ce que nous venons de dire suffira pour faire trouver aux étudiants en occul-

tisme des voies de recherches, le long desquelles ils pourront faire d'importantes découvertes.

Qu'ils se souviennent qu'on ne s'instruit réellement que par l'effort personnel.

GUYMIOT.

MAGIE BLANCHE ET MAGIE NOIRE¹

II

L'IDÉAL

(suite).

Le médecin idéal de l'avenir est celui qui aura appris à connaître la véritable constitution de l'homme, et qui ne se laissera plus égarer par des apparences illusoire^s.

Le guérisseur des temps futurs sera celui qui aura développé des pouvoirs internes de perception, auxquels il devra de trouver les causes cachées de tous les effets externes.

¹ Voir les Nos 1 et 2 du *Lotus Bleu* (7 mars-7 avril, 1890).

² Le médecin naît, de par les lumières de la nature et de la grâce de l'homme intérieur et invisible, de l'ange qui est en nous (Paracelse).
Note du traducteur.

Pour lui les connaissances matérielles qu'il aura acquises ne seront pas ses seuls guides, mais seulement ses assistants.

Son guide sera son *savoir* et non pas sa « croyance » ; et ce savoir lui donnera la « foi », seul pouvoir qui puisse agir sur cette part de l'homme que ne peuvent atteindre toutes les drogues qu'on lui administre.

Le médecin moderne, ne voyant jamais que la maladie et oubliant toujours le malade, peut parfaitement dire qu'il ne croit pas en ce pouvoir de la foi ; et pourtant, à son insu, il use constamment de ce pouvoir, puisqu'il ne peut obtenir les plus légers résultats et être quelqu'un que grâce à lui.

En effet, que serait un docteur, le plus grand même, le plus à la mode, qui aurait perdu toute confiance en son art ?

Un médecin, qui n'aurait pas l'ombre d'intuition, qui ne croirait pas en lui et en qui personne ne croirait, ne pourrait pas exercer, quand bien même il serait sorti premier de l'école et victorieux de tous les examens.

Que connaît la science officielle, touchant l'Esprit ?

Selon la définition ordinaire qu'elle vous en donne, l'esprit c'est le pouvoir intellectuel dans l'homme, et par homme elle entend un composé d'os, de sang, de chair, lourd et épais ; mais si l'esprit répondait à la conception qu'on s'en fait, il ne pourrait y avoir transmission de pensée à distance.

Si rien de psychique, si aucune substance Esprit, n'existent en dehors de la forme tangible et des substances con-

nues qui la composent, alors aucune de ces formes ne peut, par aucun moyen, suggérer une pensée à une autre forme sa semblable.

Aucun son ne peut être entendu dans un espace où l'on a fait le vide ; aucune pensée ne peut voyager d'un individu à un autre, sans qu'un matériel de transport existe entre eux ; — et aujourd'hui la transmission de la pensée est une chose presque universellement admise.

Depuis longtemps cette vérité a été perçue par des enfants, qui en ont fait un usage pratique dans certains de leurs jeux. Maintenant elle est reconnue comme un fait par les observateurs les plus judicieux.¹

Ceux qui douteraient de cette possibilité n'ont pour se convaincre qu'à essayer d'imprimer silencieusement leur pensée en l'esprit de quelqu'un, ou, s'ils sont de nature tout à fait réceptive, à laisser les pensées des autres s'imprimer en eux.

Il deviendra, alors, tout à fait évident, pour l'observateur le plus superficiel même, que la science ordinaire est encore bien loin de connaître cette vérité fondamentale, et que, dans son appréciation de l'être intime, partant de prémisses fausses, ses déductions logiques ne sauraient être vraies.

Aussi les opinions qu'elle émet, touchant les pouvoirs possédés par l'homme, n'auront rien de concluant, tant qu'elle ne connaîtra pas la nature essentielle de l'homme.

¹ Rapport de la Société pour les recherches psychiques. (Londres 1884.)

Combien les conceptions de la science antique étaient plus élevées, plus rationnelles, plus d'accord avec la vérité, lorsqu'elle annonçait, dans ses doctrines, que toute chose qui existe est une expression des pensées de l'Esprit universel, remplissant l'infini de l'espace !

Cette conception fait de l'Esprit un pouvoir intelligent et conscient, agissant dans le royaume de l'infini, au travers d'instruments vivants ; et de l'homme une puissance intellectuelle, une expression de l'Esprit universel, capable de recevoir, de réfléchir, de modifier, les pensées de ce dernier, comme le diamant qui s'illumine lui-même de mille feux sous l'influence des rayons du soleil et nous les renvoie changés, mais toujours brillants et superbes.

Le médecin idéal de nos futurs neveux, le savant des siècles à venir, qui auront atteint chacun le pouvoir spirituel de l'intuition, ne douteront plus de cette vérité ; et, lorsque ce temps arrivera, les opinions scientifiques ne seront plus de simples croyances, mais bien de véritables connaissances.

On n'aura plus alors à s'occuper des manières de voir opposées, à discuter à l'infini, parce que les hommes connaîtront la vérité, et qu'au lieu d'être « savants », ils seront « sages. »

Notre commun utilitarisme n'est que le résultat d'une fausse conception de la véritable nature de l'homme et de ce qui peut réellement lui être utile et être digne de son attention. Mais, en atteignant un certain état de conscience, l'homme devient le « compétiteur » de la loi

universelle¹. S'il a retrouvé le « paradis » existant dans son propre cœur, en rétablissant l'harmonie entre ses désirs et la loi, il n'a plus qu'à étendre la main, à prendre à l'arbre de vie et à manger, et il vivra toujours. (Genèse.)

Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que l'homme arrivé à l'état de perfection, et en qui la pleine conscience de ses pouvoirs développe un Dieu.

Si nous croyons que la vie n'a d'autre but que de donner à notre personne toutes les satisfactions possibles et tout le confort imaginable, nous nous trompons grossièrement. Nous cherchons le bonheur où il n'est pas ; nous prenons le bas pour le haut, l'envers pour l'endroit, et l'illusion pour la vérité.

Notre mode de vie matérielle est la conséquence de la constitution matérielle de nos corps. Nous ne sommes des « vers de terre » que parce que nous nous attachons à cette terre par toutes les forces de nos aspirations.

Si nous nous engageons dans un sentier d'évolution, dans lequel nous soyons moins matériels et plus éthérés, un ordre de civilisation tout différent de l'ordre présent régirait les hommes.

Les choses qui nous paraissent, pour l'heure, les plus indispensables, nous deviendraient inutiles. Quel besoin aurions-nous, par exemple, des modes de locomotion ordinaire, si nous pouvions transporter notre self intérieur d'un point du globe à l'autre, avec la vitesse de la pensée ?

Plus nous nous enfonçons dans la matière, plus ma-

¹ Genèse.

tériels sont nos besoins, plus impérieuses sont nos habitudes de confort.

Le puissant et essentiel Dieu dans l'homme n'est point matériel, du moins, dans le sens usuel que nous donnons à ce mot ; il est tout à fait indépendant des charges, des restrictions, que nous impose la matière dans laquelle nous nous débattons actuellement.

Pour élever cet homme, toujours changeant et qui pour nous est le seul réel, pour l'élever à l'état de perfection de l'homme idéal, le vrai, le permanent, il n'y a que le grand *Arcane*, qui ne peut être appris dans les livres, le grand secret, qui peut être possédé par un enfant, mais qui restera toujours incompréhensible à celui qui, vivant entièrement dans le royaume des perceptions sensuelles, n'obtiendra jamais aucun pouvoir qui lui aide à le deviner.

L'atteinte d'un tel état de conscience spirituelle est le *magnum opus*, c'est le « grand œuvre », duquel les alchimistes parlent, lorsqu'ils disent que des milliers d'années sont quelquefois nécessaires pour l'accomplir, et que, d'un autre côté, il suffit d'un moment à une femme, même en filant, pour le réaliser.

Ces alchimistes, ils regardaient l'esprit humain comme un grand alambic, dans lequel les forces vivantes pouvaient être purifiées par la chaleur des saintes aspirations et par un suprême amour de la vérité.

Ils indiquaient comment l'âme des mortels pouvait être sublimée, et comment leur portion immortelle pouvait être libérée et remonter à la source de vie, et comment l'élément purifié redescendait alors de ces

hauteurs si difficilement accessibles, en une ondée « d'une blancheur de neige », rendue apparente et visible à tous, dans chaque acte d'une vie pure et morale.

C'est d'une semblable manière qu'ils expliquaient comment les métaux les plus vils, signifiant l'énergie animale, pouvaient être transformés en l'or le plus pur de la spiritualité, et comment, toujours sous la forme allégorique, en préparant « l'élixir de vie » et en y goûtant, on pouvait rendre son âme immortelle.

Les vérités qu'ils annonçaient eurent le sort de bien d'autres vérités ; elles furent mal comprises et rejetées par l'ignorant aveugle, qui toujours appelle la vérité à grands cris, et, impuissant à la voir, la repousse, lorsqu'elle se présente.

Aussi leur science n'est-elle connue que de ceux qui sont assez évolués pour pouvoir se l'assimiler.

La franc-maçonnerie et la théologie ont, chacune en sa manière, continué l'enseignement de l'alchimie ; et heureux le rare maçon, le prêtre plus rare encore, qui comprennent la signification du mystère dont ils sont les dépositaires ! Mais de tels vrais disciples sont maintenant fort peu nombreux.

Les systèmes dans lesquels on a incorporé la vérité existent encore, mais la main froide, la main de mort d'un matérialisme glacé, s'est apesantie sur les formes extérieures, et l'Esprit s'est enfui.

Pour le plus grand nombre, prêtres et disciples, ils ne voient que l'extérieur, ne lisent que la lettre ; quelques-uns seulement devinent la vérité cachée et qui seule peut rappeler à la vie ces formes pétrifiées.

La clef du sanctuaire intérieur est perdue depuis longtemps, et le vrai mot de « passe » n'a pas encore été retrouvé par les suivants d'*Hiram*. L'énigme proposée, il y a tant d'années, par le sphinx Egyptien, n'est pas encore résolue, et son sens ne sera révélé à personne. Seuls, ceux qui deviendront assez forts, pour le découvrir par eux-mêmes, pourront se l'expliquer.

Mais la vérité vit encore ! Elle réside sur les hauteurs, dans le monde intérieur de l'homme, et de là elle fait sentir sa divine influence jusque dans les vallées. Partout où les portes et les fenêtres sont ouvertes pour la recevoir, elle chasse les ténèbres bien loin devant elle, rendant immortels les hommes et les femmes, en les guidant sur la route de la perfection, jusqu'à ce qu'enfin, toute cette lutte ayant cessé, ils trouvent le bonheur permanent dans la réalisation de leur idéal le plus élevé.

III

LE RÉEL ET L'IRRÉEL

Allah ! Bi-smi-llah ! Dieu est un. (Koran).

De toutes parts, dans l'immense Univers, nous trouvons, dans tous les règnes et dans toutes les espèces, une variété de formes qui revêtent, presque à l'infini, toutes les figures, toutes les apparences imaginables, et pourtant, autant que nous en pouvons connaître sur

ce mystérieux sujet, une substance UNE compose ces formes multiples, est la base de leur constitution.

Toutes les diversités de la nature auraient pour trame essentielle un même matériel primordial.

En effet, bien que les qualités extérieures des corps diffèrent nettement les unes des autres, il est beaucoup plus rationnel d'admettre qu'une essence éternelle, primordiale, existe et se manifeste dans le cours de l'évolution, sous les formes les plus variées et les plus dissemblables, que de croire que toutes les choses doivent leur existence à un même nombre de substances originales, ou qu'elles furent créées de rien.

Ce que peut bien être cette substance primordiale, cette immatérielle substance : — *Akasa* des Bhrames, *Hiaster* de Paracelse, *Protée* universel, — nous ne pouvons le savoir ; ce n'est que par les formes qui nous entourent, que nous constatons l'effet de sa manifestation.

Tout ce qui peut se montrer sous une forme s'appelle une chose. La substance qui compose cette forme peut être changée, et cette dernière reste la même ; ou bien, avec une même substance, une autre forme peut se produire.

Un certain degré de froid solidifie l'eau ; un certain degré de chaleur la vaporise, et un procédé chimique la décompose en hydrogène et en oxygène ; puis encore, si les conditions exigées sont remplies, les énergies qui auparavant formaient l'eau vont se remettre à l'œuvre, et l'eau va se trouver produite de nouveau.

Les formes et les attributs changent ; les éléments res-

tent les mêmes et peuvent toujours se décomposer ou se combiner suivant des proportions bien arrêtées, régularisées par les lois de l'attraction.

Mais la substance hypothétique, le principe primordial, n'a aucun attribut qui puisse tomber sous nos sens ; aussi, au point où nous sommes de l'évolution, ne pouvons-nous arriver à connaître le fond essentiel des choses.

Nous ne pouvons que distinguer les particularités de l'attribut et de sa forme, et lui donner un nom qui nous serve à le reconnaître et à le classer.

Si nous privons graduellement une chose de ses attributs, ou que nous changions sa substance et sa forme, la chose en question n'en reste pas moins toujours elle-même, tant que son caractère n'est pas changé ; car, même après que nous avons détruit la forme, dissous la substance, le caractère de la chose reste encore dans le monde subjectif, comme une *idée* qu'on ne peut détruire et qui peut être reprise, quand le besoin s'en fait sentir, par ceux qui « savent », et apparaître encore une fois sur le plan objectif, sous une forme nouvelle et douée d'attributs entièrement nouveaux.

Une chose ne cesse d'être une chose en elle-même, que lors que son caractère, à qui elle doit d'être, cesse d'exister.

La chose matérielle n'est jamais que le symbole ou la représentation d'une idée ; nous pouvons donner à cette chose le nom qu'il nous plaira, mais la chose vraie reste toujours inconnue pour nous, cachée sous le voile.

S'il nous était donné, par exemple, de pouvoir, sur le plan physique, séparer une seule substance de ses attributs, et de la douer d'autres attributs à volonté, nous aurions le secret de la transformation des corps, de la transmutation des métaux, et nous pourrions, avec le premier venu, faire de l'or.

Mais, tant que nous ne changerons que les lignes de la chose, sans toucher à son *caractère*, son apparence extérieure seule sera transformée.

Prenez un stick, une badine pour image : ces mots nous font immédiatement penser à une espèce de canne faite ordinairement d'un bois flexible et léger ; mais le bois n'est pas essentiel ; l'objet peut être fait de toute autre matière et rester une badine encore, parceque cette badine en elle-même, nous ne la percevons pas. Nous ne voyons que ses attributs ; nous jugeons de sa longueur, de sa couleur, de sa densité ; mais tout cela peut être changé, et tant qu'elle n'aura pas perdu le caractère essentiel qui la constitue, tant que « l'idée » qui a servi à la former subsistera, elle continuera à subsister elle-même comme une badine, malgré tous ces changements.

L'idée est sans forme ; aussi nous ne pouvons annihiler notre badine, et la transformer complètement en un autre objet, quel qu'il soit, que si nous travaillons sur *l'idée* ; en la dotant d'attributs nouveaux, nous aurons alors un nouvel objet.

Nous ne pouvons, sur le plan physique, changer le cuivre en or, nous ne pouvons pas davantage d'un homme faire un enfant ; mais nous pouvons, au moyen

de l'omnipotent pouvoir de la volonté, travailler, chaque jour, à purifier nos désirs, à améliorer nos goûts, à élever nos aspirations.

En faisant cela, nous transformons notre caractère, et faisons de nous, homme, même sur le plan physique, un être tout à fait différent de ce que nous étions.

Personne de nous n'a encore vu l'homme réel ; nous ne pouvons que percevoir les qualités qu'il possède.

L'homme ne peut se voir lui-même.

Il parle de *son* corps, de *son* âme, de *son* esprit, et ce n'est que la combinaison de ces trois choses qui constitue ce que nous pouvons considérer seulement comme un *homme*, le réel Ego dans lequel le caractère réside.

L'absolu caché sous la matière grossière, revêtu d'un corps tangible, c'est encore pour nous une idée sans forme de laquelle nous ne pouvons avoir aucune conception.

Idee sans forme et pourtant Unité individuelle.

C'est ainsi qu'il entre dans le monde de la matière, évoluant à chaque fois une nouvelle personnalité, obtenant de nouvelles expériences et connaissances par son passage au milieu des vicissitudes et des joies de la vie, puis, par sa traversée de la vallée de la mort et son arrivée dans le royaume où, peu à peu, le temps enlève ce qui tenait à sa forme.

Mais il reparaitra de nouveau, sous une nouvelle forme, sur la scène objective, quand l'heure de sa réapparition aura sonné.

Ce qui change c'est sa forme et sa personnalité ; mais son réel *Ego* est toujours relativement le même ; relativement, car, durant chaque expérience de vie, il acquiert de nouveaux attributs et perfectionne son caractère.

Que peut-il être, ce réel *Ego*, qui *vit* dans la *mort* et se transforme durant la vie, si ce n'est l'*Absolu* lui-même, obtenant une conscience relative par son arrivée en contact avec la matière ?

La seule réalisation possible de notre existence se trouve dans cet état de conscience, dans cette sensation du MOI, du JE SUIS.

Tout autre état de conscience en nous est sujet au changement, car notre manière de penser diffère d'un moment à l'autre, selon les conditions qui nous entraînent, et selon la variété de nos impressions.

Du reste, la plus grande torture que nous puissions éprouver serait de rester toujours dans le même état ; nous aspirons après chaque changement, et nous courons même après la mort avec une certaine avidité.

Des anciennes impressions meurent, et nous nous réjouissons de cette mort, la disparition des anciennes faisant de la place pour les nouvelles ; car nous ne les créons pas nous-mêmes, nos impressions, nous les recevons du monde extérieur.

S'il était possible que deux personnes, ou plus, naquissent absolument dans les mêmes conditions, qu'elles fussent élevées exactement de la même manière, elles auraient le même caractère, recevraient les mêmes im-

pressions, qu'elles reproduiraient toujours par les mêmes pensées.

Sensations, désirs, conscience, seraient identiques chez elles, et on pourrait parfaitement les considérer comme ne formant qu'une seule et même personne collective.

FR. HARTMANN.

Traduit de l'Anglais.

(à suivre).

ÉCHOS DU MONDE OCCULTE

REVUE DES PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES DANS LEURS RAP-
PORTS AVEC LA SCIENCE ÉSOTÉRIQUE

REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES —
Paris. — (N^o du 15 avril 1890.)

Nouvelle théorie du mécanisme des sensations lumineuses
par M. R. Dubois.

L'auteur montre, par des expériences faites sur des animaux inférieurs, que la vision se réduit à un phénomène tactile. Nous pouvons trouver là l'explication de la vision par une partie quelconque du corps que l'on a constatée chez un certain nombre de sensitifs.

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE — *Paris*, 31, boulevard des Ita-
liens. — (N^o du 1^{er} mars 1890.)

Faits divers. — *Un cas de foudre globulaire.* — La foudre globulaire est un phénomène encore inexpliqué.

(N° du 22 mars 1890.) — *L'Éther et l'électricité* par Stole-tow.

Exposé des théories nouvelles sur l'électricité.

(N° du 29 mars 1890.) — *Les phénomènes électriques et leur rapport avec les phénomènes cosmiques* par F. Zetzche.

(N° du 5 avril 1890.) — *Démonstration de la non conductibilité du vide pour l'électricité* par James Morer.

Sur la décharge des corps électrisés négativement sous l'influence de la lumière du jour, par Julius Elster et Hans Gestel.

A rapprocher des expériences de Reichenbach sur la polarité odique de la lumière.

Faits divers : Action de la lumière électrique pour guérir de la goutte, de l'asthme et de l'épuisement. — Théorie électrolytique de la formation des pépites d'or. — *Expérience de lord Ragleig prouvant qu'il suffit de la 100,000^e partie d'une seconde pour produire un cliché au moyen de l'étincelle électrique.* — *Expérience de M. Waller sur l'action électro-motrice dont les mouvements du cœur sont constamment accompagnés.*

JOURNAL DE PHYSIQUE, 2^e série, tome I, p. 245. — *Phénomènes électriques des cristaux hémihédres à faces inclinées* P. par Curie.

L'auteur montre que par la contraction suivant l'axe de piczo électricité, on développe un pôle positif d'électricité du côté où le cristal, s'il était reconstitué, présenterait l'aspect le plus aigu.

A rapprocher des expériences de Reichenbach sur la polarité odique des cristaux.

L. R.

∴

Nous recevons la lettre suivante :

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE. — SECTION AMÉRICAINE.

Bureau du secrétaire général.

New-York, 1^{er} avril, 1890.

A M. ARTHUR ARNOULD, *Président de la Société Théosophique Hermès.*

Mon cher frère,

C'est avec un vif plaisir que j'ai reçu la lettre fraternelle que vous m'avez adressée au nom de l'*Hermès*. — Vous avez raison de voir, dans les progrès de la *Société Théosophique*, aux Etats-Unis, un grand sujet de joie et d'encouragement pour tous les vrais théosophes. Dans la seule année dernière, nous avons fondé trois branches nouvelles, ce qui porte à *trente-six* le nombre total des Sociétés Théosophiques aux Etats-Unis. — Du reste, il y a un grand mouvement théosophique dans le monde entier, à en juger par le nombre considérable de lettres que je reçois de toutes parts, et dans lesquelles on m'exprime le désir de s'associer à nos efforts,

J'ai lieu de croire que l'année prochaine amènera les plus grands résultats, bien supérieurs même à tous ceux que nous avons obtenus jusqu'à présent.

Toute l'histoire de la *Société Théosophique*, ici et au dehors, est là pour me prouver que, derrière nos efforts, il y a *l'aide continuelle des maîtres*, et cette certitude est assez pour nous animer encore davantage et nous faire déployer tout notre zèle et toute notre énergie.

Je vous prie d'exprimer à vos collègues mes remerciements pour leurs sentiments de fraternité.

Assurez-les que les Théosophes américains ont pour leurs frères français ces sentiments de sympathie dévouée qui ont toujours uni les deux peuples.

Votre frère et ami :

JUDGE

Secrétaire Général de la Section Américaine.

..

PROPHÉTIE MYSTIQUE

Déclaration de M. L. de Rosny à un rédacteur du *Siecle* :

Ce que je puis vous dire, c'est que le courant qui a entraîné les esprits modernes vers l'étude de la religion de Bouddha nous conduira à des événements surprenants. Vous le verrez dans quelques années ; dans un an, dans six mois peut-être, il préoccupera l'Europe.

Les bouddhistes vont tenir prochainement un congrès à Paris et, déjà, ce n'est plus un congrès dont il s'agit, mais un concile.

..

Séance générale de l'HERMÈS (28 avril 1890.)

Voici le programme de cette séance.

La Doctrine des Védas, par G. Caminade ;

L'Opinion publique et la Théosophie, Conférence par Jules Levallois.

Les Tatwas, de Rama Prasad, lecture par H. Demesse.

Toujours même succès, même affluence d'auditeurs, parmi lesquels nous citerons, au hasard de la plume : — MM. de Rochas, Administrateur de l'Ecole Polytechnique, docteur Moricourt, comtesse d'Adhémar, Henri Demesse, Elie Fourès, Léon Henné-
nique, Emile Desbeaux. J. Lermina, comte et comtesse de Lar-
mandie, comtesse Rostopchine, marquise de Rességuier, madame
Delphine de Cool, artiste peintre, dont le nom est si populaire
et le haut talent si justement admiré, etc., etc.

Le Directeur Gérant : — A. ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.

Librairie de l'Art indépendant

11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris

EXTRAIT DU CATALOGUE

- Eliphas Lévi** . . . — *Dogme et rituel de la haute magie*
2 vol. in-8 avec 24 fig. . . 18 fr.
— *Histoire de la magie.* 1 volume in-8
avec 90 fig. 12 fr.
— *La clef des grands mystères.* 1 volume
in-8 avec 22 planches . . 12 fr.
— *La science des esprits.* 1 v. in-8. . 7 fr.
- Papus** — *Traité élémentaire de science occulter*
1 vol. in-18 avec pl. . . 3 fr. 50
- Henri-S. Olcott.** . . — *Le Bouddhisme selon le canon de l'E-*
glise du Sud. 1 vol. in-12. . 1 fr. 50
- Laurence Oliphant** . — *Sympneumata ou la nouvelle force*
vitale. 1 vol. in-18. . . . 3 fr. 50
- A. P. Sinnett** . . . — *Le Monde Occulte.* 1 v. in-18. . 3 fr. 50
- P. Christian** . . . — *Histoire de la Magie.* 1 vol. gr. in-8
avec un grand nombre de figures
et 16 planches hors texte. . 12 fr.
- Edouard Schuré** . . — *Les Grands Initiés.* 1 fort volume
in-8 7 fr. 50
- Paul Gibier** — *Analyse des Choses.* Essai de Psychologie
transcendantale. 1 vol. grand
in-18 jésus. 3 fr. 50
- Ely-Star** — *Les Mystères de l'Horoscope.* 1 volume
in-18 jésus 3 fr. 50
- Alber Jhouney** . . . — *Le royaume de Dieu,* in-8. . . 4 fr.
— *Les Lys noirs,* in-8 3 fr.
— *Le Jugement de Dieu,* in-8. . . 3 fr.
- Poltiet Gary** . . . — *La Théorie des Tempéraments et leu.*
pratique, 1889, brochure. . . 1 fr.

- Anglemont.** — *Enseignement populaire de l'existence universelle*, contenant l'anatomie de l'âme humaine et la démonstration du mécanisme de la pensée. 1 v. in-18 jésus de 200 p. 1 fr. 50
- Villiers de l'Isle-Adam** . — *Tribulat Bonhomet*. — Ouvrage où se trouve tout un chapitre, le plus important, qui intéresse au plus haut point la doctrine spirite. 1 v. in-18 jés. (3 fr. 50). 2 fr. 75
- *Chez les Passants* « (Fantaisies, Pamphlets et Souvenirs). » Eau-forte et écusson de Félicien Rops. — Le dernier chapitre de ce volume posthume, de l'auteur d'*Axel*, est un pur chef d'œuvre de philosophie hermétique. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- *Axel*, 1 vol. in-8. 7 fr. 50
-

ANNIE BESANT

POURQUOI JE DEVINS THÉOSOPHE

CONVERSION D'UNE MATÉRIALISTE

Traduit de l'anglais, par M^{me} Camille Lemaître
Brochure de 32 pag. — Prix : 1 fr.

JULES LERMINA

LA SCIENCE OCCULTE
MAGIE PRATIQUE

Révélation des Mystères de la Vie et de la Mort
1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50

REVUE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES ILLUSTRÉE

L. MOUTIN, Directeur

GEORGES COUTAN, RÉDACTEUR EN CHEF

Rédaction et Administration, 2, rue Duperré, Paris

Saint-Amand (Cher) — Imprimerie DESTENAY, Bussièze Frères.